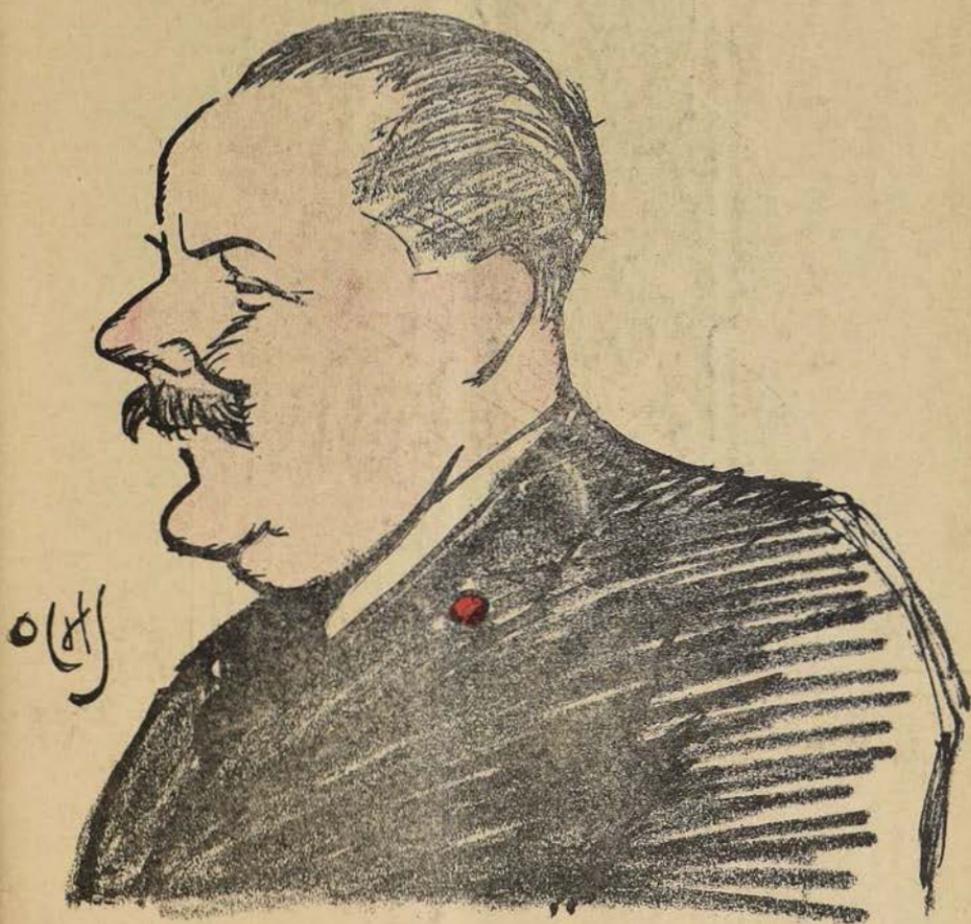


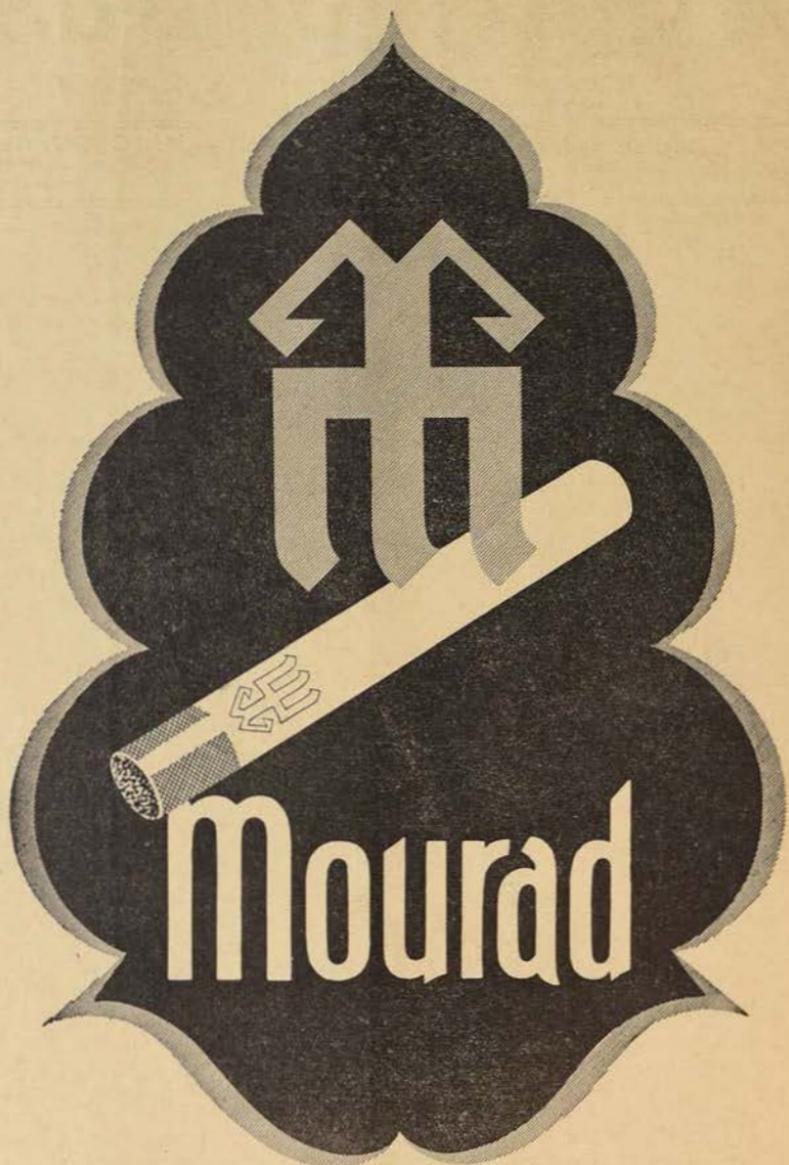
Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



MAURICE DE WALEFFE



"Douce comme un matin d'Orient"

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION :

4, rue de Berlaumont, BRUXELLES

ABONNEMENTS

UN AN

6 Mois

3 Mois

Belgique

42.50

21.50

11.00

Congo et Etranger

51.00

26.00

13.50

Compte chèques postaux

N° 16,664

Téléphones : N° 187,83 et 293,03

MAURICE DE WALEFFE

Est-il Belge, est-il Français ?

Français de nationalité, Belge d'origine, pour une infinité de confrères des deux mondes, il est Latin, il est même quelques chose comme le Latin intégral, le Superlatin, étant l'âme et l'inventeur de cette Association de la Presse latine où, à côté d'Italiens, d'Espagnols et de Français, on rencontre des Roumains, des Portugais et surtout des Brésiliens, des Argentins, des Uruguayens, des Chiliens, des Colombiens, des Vénézuéliens, des Mexicains, des Péruviens, des Costariciens, et qui, en rattachant par un lien spirituel ces peuples tout neufs et un peu ivres de leur jeunesse, à la vieille Europe latine, constitue une force morale qui fait un utile contrepoids aux Anglo-Saxons des deux mondes.

La Belgique le revendique, comme elle revendique volontiers tous ceux de ses enfants qui ont acquis quelque gloire, même quand, tel jadis Henry de Groux, ils secouent la poussière de leurs souliers par-dessus la frontière, et donnent leur démission de citoyens. Nous le revendiquerons donc aussi. Aussi bien, Maurice de Waleffe, naturalisé Français dès les débuts de sa carrière littéraire, n'est pas de ces ex-Belges qui rient le pays natal et regardent de travers ceux qui se permettent de rappeler qu'ils ne sont pas nés à Paname ou dans les environs. Né Cartuyvels, comme son oncle, qui fut recteur magnifique de l'Université de Louvain, il est de Waleffe comme Hubert Krains, mais il ne l'est pas seulement de naissance, il l'est aussi de choix et, à ce titre, il mériterait doublement d'être fêté comme l'auteur du Pain noir, par son village natal, avec la fanfare et le drapeau — et ce jour-là, ladite fanfare pourrait jouer, outre la Marseillaise et la Brabançonne, les hymnes nationaux de toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, où de Waleffe a rendu célèbre le nom de cet aimable patelin hesbignon qu'il a fait sien. En attendant cette belle fête, nous chanterons pour notre compte le los de ce Wallon, de ce Belge, de ce Fran-

çais, de ce Latin, qui est dans tous les cas un excellent écrivain et un journaliste qui fait honneur à notre profession.

???

L'histoire de Maurice de Waleffe est une belle histoire franco-belge. Dans les dernières années de l'autre siècle — mon Dieu! comme le temps passe! — trois jeunes gens qu'animait les plus nobles ambitions littéraires, et qui jugeaient que Bruxelles était un trop petit théâtre, partirent un beau matin pour Paris, avec l'intention bien arrêtée de conquérir la grand'ville. C'étaient Frans Wiener, Maurice Cartuyvels et Robert Sand. Frans Wiener, devenu Francis de Croisset est arrivé, par son entretient, son heureuse audace et son talent, à forcer toutes les portes, même celles de l'armorial. Robert Sand, après quelques années de journalisme parisien, rentra au pays pour devenir secrétaire de toutes sortes de choses, et notamment de l'Association des Ecrivains belges, du Cercle artistique, puis de la Ligue de l'Intérêt public. Maurice Cartuyvels devint... Maurice de Waleffe.

A la vérité, tout en se faisant Parisien et citoyen français, Maurice de Waleffe demeura longtemps journaliste bruxellois, et il l'est encore, puisqu'il collabore de la façon la plus active à la Dernière Heure. Ses débuts furent éclatants. On se souvient encore du voyage auquel le colonel Thys convia la Presse pour l'inauguration du chemin de fer du Congo. Ces grands voyages collectifs sont, pour les journalistes, des espèces de concours. De l'aveu à peu près unanime, Maurice de Waleffe, qui représentait la Gazette eût obtenu le prix, si l'on avait décerné un prix. Or, il était le plus jeune de la troupe, mais précisément parce qu'il était le plus jeune, il apportait dans le grand reportage des goûts, des curiosités, des méthodes nouvelles, un souci littéraire qui n'était pas encore de mode dans le journalisme belge. La vie à bord, les escales, le contact avec la mystérieuse

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22. RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX DONNE L'ENTRAIN ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Le Client Pratique

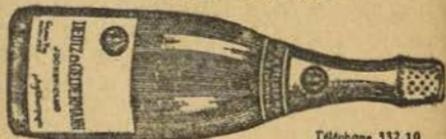


— Mon ami, demandez donc au patron s'il n'a pas de Jéroboam de JEAN BERNARD-MASSARD ou tout au moins un magnum.

JEAN BERNARD-MASSARD

Grand Vin de Moselle champagnisé
GRÈVENMACHER-SUR-MOSELLE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ag. MARNE
GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 552.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

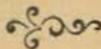
Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.

Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENNE

25, PASSAGE DU NORD
Tel. 272.63

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

rique, tout lui fut prétexte à des descriptions florées et d'un lyrisme parnassien qui nous paraît peut-être un peu démodé aujourd'hui, mais qui ait, alors, ce qu'il y avait de plus nouveau. Les lecteurs de la Gazette, qui n'étaient pas habitués à tant de style, furent un peu étonnés, mais somme toute vus, et le journalisme bruxellois fit fête à ce jeune confrère qui osait écrire dans les journaux comme on écrit dans les livres.

Mais ce voyage au Congo et d'autres collaborations bruxelloises à l'Indépendance, à l'Etoile, n'étaient, pour Maurice de Waleffe, que des épisodes. Il avait les pieds à Paris, et il comptait bien y rester, et le journalisme bruxellois en fut réduit à verser un peu de larmes : encore un qui nous quitte !

À la vérité, ce qui attirait Maurice de Waleffe à Paris, c'était moins le journalisme que la littérature. Son voyage au Congo, il avait rapporté un roman, non pas un roman nègre, le nègre n'était pas encore à la mode, non pas un roman colonial, les coloniaux blancs qu'il avait vus manquaient de ce style « esthétique » qui était alors en vogue, mais un roman transatlantique et passionné, ce roman de la grande vie et des grandes affaires qui a pour décor un paquebot, un palace, un grand bar, une banque, et qu'on a si souvent refait depuis. Ce furent ensuite, en collaboration avec M^{me} Le Comte de Nouy — l'auteur de l'Amitié amoureuse — des romans d'une psychologie mondiale un peu subtile, un peu précieuse ; puis le roman archéologique que tout écrivain de cette génération, bercée dans l'admiration de Flaubert, se croyait en devoir d'écrire, au moins une fois dans sa vie, Le Pepsos vert. Tout cela constitue un bagage littéraire sérieux. Brillant début, brillantes promesses ? Mieux encore. Une personnalité s'y affirmait, peut-être pas très originale — car dans ses romans romanesques, de Waleffe suivait le sillage des jaisseurs de modes plutôt qu'il n'en créait — mais intéressante et séduisante à plus d'un titre. Le Waleffe qui y apparaissait n'était plus du tout de Waleffe : il était Parisien, ultra Parisien, Européen, ultra Européen, mondial, ultra mondial. C'est ainsi qu'il est devenu Américain, Américain du Sud, et qu'il a oublié ou négligé la littérature romanesque, ce qu'on regrette.

???

Cette curiosité de romancier et de journaliste pour le monde international des grandes affaires, cette littérature transocéanique entraîna donc Maurice de Waleffe vers l'Amérique latine, pays littérairement assez peu connu encore, et en ce temps-là tout à fait inexploité. Il partit un beau matin pour ce nouveau monde, le parcourut de bout en bout, vit les villes toutes neuves de l'Argentine et du Brésil, les vieilles villes voluptueuses encore toute teintées de l'espagnolisme de l'Amérique centrale, et en rapporta un livre excellent, plein d'aperçus ingénieux, d'idées neuves et de jolies visions colorées ; il en rapporta aussi l'idée d'une œuvre à accomplir. A ce Parisien

d'adoption, épris de parisianisme comme un provincial, il avait toujours manqué, pour être un Parisien accompli, ce scepticisme léger, cette façon de prendre la vie comme une plaisanterie qui fait le grand charme de l'esprit de Paris, mais qui est, somme toute, assez stérile. Peut-être malgré lui, et certainement sans qu'il s'en rende bien compte, appartient-il à cette race d'accomplisseurs dont, à ses débuts, il avait vu au Congo l'œuvre naissante. Français d'adhésion et d'un patriotisme de néophyte, il entrevit le grand rôle que la France manifestement désintéressée pourrait jouer dans ce jeune continent, plein de vie, mais qui, nouveau-venu dans la civilisation, cherche un guide et ne veut pas de la tutelle anglo-saxonne ; et, depuis lors, il s'y donna de tout cœur.

Mais il faut savoir sérier les questions. Il avait fondé un journal, Paris-Midi, à qui il fallait d'abord assurer une place sur le marché parisien ; d'autre part, en Europe, le ciel s'assombrissait — on était en 1912 — la menace allemande pesait lourdement sur les consciences. Maurice de Waleffe courut au plus pressé. Et ce fut la violente campagne patriotique et antiallemande de Paris-Midi, campagne qui valut à de Waleffe d'être traité par les pacifistes comme un simple Poincaré — lui aussi il fut accusé d'avoir voulu la guerre et pour s'être montré trop ardemment Français il fut traité de Belge par les internationalistes.

Puis ce fut la guerre, la mobilisation dans les vieilles classes, ensuite dans l'auxiliaire ; les tâches ingrates que se donnèrent, dans l'enthousiasme des débuts, les gens de lettres insuffisamment ingambes pour aller à la tranchée, le retour au journalisme par le reportage de guerre, les dures années d'espoir et de désespoir, puis la campagne libératrice, le retour en Belgique, retour triomphal à la suite de l'armée Degoutte, l'entrée à Gand, où l'on vit de Waleffe, juché sur un balcon et harangant la foule pour apporter à son ancienne patrie le salut vainqueur de sa nouvelle patrie et enfin la paix... La paix avec toutes ses déceptions, la paix anglo-saxonne.

Et alors l'idée de Maurice de Waleffe se trouva tout à coup une idée urgente. On constata que les peuples de civilisation anglo-saxonne avaient une conception de la politique des affaires et de la vie qui, sans doute, en vaut une autre, mais qui ne convient guère aux peuples de civilisation latine et catholique et que, pourtant, ils tentent plus ou moins consciemment d'imposer au monde.

Devant les « Latins » rivaux et dispersés, partout se dressait ou le bloc germanique ou le bloc anglo-saxon, à qui la guerre avait donné l'or du monde. N'aurions-nous échappé à l'un que pour tomber sous la suzeraineté de l'autre ? Et pourtant, à tout prendre, le monde latin, à condition d'y comprendre l'Amérique latine, n'était-il pas aussi nombreux et aussi riche que l'autre ? Ne suffirait-il pas de lui donner conscience de ses intérêts communs et per-

manents pour constituer une sorte de fédération spirituelle qui ferait contrepois à l'autre ? Maurice de Waleffe le crut et, dès lors, il s'attacha presque uniquement à cette œuvre.

Disposant de la tribune merveilleusement sonore du Journal, dont il est un des principaux leaders, il fit une propagande incessante et fonda cette Association de la Presse latine que préside M. Henri de Jouvenel, mais dont il est l'âme. Certes, il est facile d'esquisser un sourire quand on voit des descendants de « gauchos », au sang fort mêlé, se réclamer de César, de Cicéron, de Virgile et des légionnaires de Rome. Mais le scepticisme ici n'est pas de mise. Cette idée est féconde, puisque du pays de Liège aux rives de l'Amazone elle propage un même idéal, un idéal un peu vague, mais qui assure la pérennité de cette civilisation humaniste qui est la nôtre. Toute œuvre de propagande est difficile et souvent ingrate. Ces « Latins » des deux mondes ne sont pas commodes à manier ; ils sont tous plus ou moins hérissés d'une susceptibilité patriotique qui se porte bien. Qu'on ne s'avise pas d'insinuer qu'une des trois grandes langues latines, la française, par exemple, pourrait avoir la suprématie sur les autres. Si cette suprématie s'affirme dans les congrès, c'est uniquement par la force des choses, parce que c'est la seule qu'à peu près tous les « Latins » comprennent. Et que de conflits à apaiser ! Que d'amour-propre à ménager ! Que de sottises à éviter ! De Waleffe qui, dans ce rôle, s'est révélé fort bon diplomate, y réussit à merveille mais non sans peine. Cette tâche est absorbante et, de la part d'un homme de lettres qui sans doute avait rêvé de la vie voluptueuse de l'auteur applaudi, elle comporte des sacrifices que ne compense pas la petite joie de s'entendre appeler « l'illustrissimo Signor de Waleffe », mais que récompense la conscience que l'on a d'accomplir une œuvre utile dont les conséquences lointaines nous dépassent. LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



AU BELGE MOYEN

Tu n'as pas été pris au vert, Belge notre ami, Belge moyen. Ce pain gris, tu le voyais venir, tu le pressentais. L'arrêté était imminent ; le porte-plume royal était suspendu sur le papier fatal. A ce moment précis, tu t'allas d'un pied léger vers le bon endroit ; tu revais chargé, souriant et triomphant et, maintenant, tu nous dis : « J'en ai ! »

Qu'est-ce que tu as ? Tu as de la farine blanche, tu belle farine blanche, de quoi assurer ton ravitailement pendant tout un temps. Cette farine est interdite ; bien entendu, c'est pour cela qu'elle t'est précieuse. Tu transgresses le règlement, tu te dérobes à une mesure prise dans l'intérêt de tous. Qu'est-ce que ça peut bien te faire, l'intérêt de tous ? Tu réponds à des interrogations : « me faut de la farine blanche pour faire une pâte de vol-au-vent ou pour donner du goût à la sauce blanche. Est-ce que tu tiens tant que ça à la sauce blanche et au vol-au-vent ? Non pas ; tu tiens surtout à te montrer plus malin que le règlement et ses estafiers et c'est à cela que nous le reconnaissons. Vraiment, il serait tout de même fâcheux que ton caractère perdît à jamais tout son relief sous le rouleau compresseur des règlements actuels, et sous le piétinement de l'administration. Nous te blâmons, c'est certain. Il faudrait désespérer de ce pays si tout le monde faisait comme toi ou, plutôt, si tout le monde réussissait à le faire. D'une promenade en quelques régions de la Belgique, nous avons rapporté cette conviction que y boit de l'alcool chez tous les marchands comme au plus vieux temps. C'est déplorable ! On peut dire que c'est déplorable parce que la mesure anti-alcoolique qui a été prise correspondait tout de même à l'intérêt de quelques uns et qu'elle ne nuisait pas aux autres. On peut dire qu'est déplorable que tout le monde ne se mette pas au pain gris quand il est avéré que le pain gris fait faire à la Belgique une économie inappréciable. On peut dire aussi qu'il est déplorable que tant de Belges aient mis les capitaux à l'abri en le convertissant en livres ou en dollars, ou en le déposant dans une de ces banques de Genève ou d'Amsterdam. D'ailleurs, ils n'ont pas eu besoin d'aller si loin. Il paraît qu'il y a plus de coffres-forts Rosendaël que dans tous les bâtiments de la Société générale.

Evidemment, ce n'est pas par ces procédés qu'un pays faisant preuve de cohésion entre soi, d'adhésion aux mesures prises pour tous, se relèvera du marécage mortuaire dans lequel il patauge. Mais, à y réfléchir, il se sent aussi très malheureux qu'un pays aussi net, aussi caractéristique que la Belgique, devint quelconque, impersonnel et qu'on puisse le confondre avec n'importe quel

Pour les bas de soie.

Les bas de soie s'abîment rapidement si pour leur lavage vous n'avez soin d'employer un savon bien approprié. Conservez leur fraîcheur et leur brillant en les lavant au



pays anglais ou saxon qui marche à la botte, obtempère au feldwebel et se couche en paillason devant les agents de l'administration. Belge notre ami, tu es grognon, protestataire, hérissé de tous tes poils. On avait admiré la docilité avec laquelle tu faisais la déclaration de tes revenus. Ah ! que tu étais donc consciencieux. On l'a cru pendant les deux ou trois premières années de la grande oppression fiscale et puis on s'est aperçu que tes revenus, une fois déclarés, on n'entendait plus jamais parler de ce que tu avais pu économiser cette année-là. Pincé, si nous pouvons dire, à la source, échaudé, étrillé, on ne t'y reprenait plus. Et c'est ça, c'est cette hémorragie qui a ridé peu à peu la Belgique. Mais ce fut aussi une leçon à ces maîtres imbéciles qui, alors, et aujourd'hui, ont cru et croient qu'il suffit de taxer et de surtaxer pour remédier au mal. En même temps, ces braves gens t'accusent volontiers de défaitisme et de trahison si tu ne viens pas te mettre le cou dans leurs mains afin qu'ils l'étranglent proprement, et si tu ne leur tend pas ton escarcelle pour qu'ils la vident.

C'est qu'il faudrait de la mesure dans tout cela ; on l'a constaté ; l'impôt exagéré tue l'impôt. Tu aurais peut-être mieux fait de protester, de crier, de reprendre la tradition des aïeux. Les bourgeois des grandes villes historiques refusaient de payer l'impôt au prince quand le prince était prodigue, quand le prince entretenait aux frais de l'Etat quelques belles garces trop coûteuses. Le prince devait mettre les pouces et nous admirons encore ces grands aïeux qui lui tenaient tête et lui refusaient les clefs de la caisse. Sans doute, eût-il mieux valu que tu fisses ainsi. Ce n'est pas la peur du prince qui t'a retenu car, en fin de compte, les Delacroix, Jaspas, Pouillet et autres gaillards sont certainement moins redoutables que les maîtres d'autrefois. Non, tu as eu peur des beaux mots, de l'appel fait à ton patriotisme, de la description de la Belgique blessée, épuisée et tendant à se relever. Et



Les beaux impôts

Et vlan ! et vlan ! à tour de bras, tous les matins, ces messieurs nos dictateurs décrètent des impôts. On tire au sort dans le chapeau de M. Jaspas, qui est le plus vaste car, si vous l'avez remarqué, la tête de M. Jaspas a les dimensions d'une admirable soupière. Nous accordons, d'ailleurs, que c'est une très belle tête ; tous les coiffeurs sont de notre avis. Ce matin-là, ne sachant quel impôt décréter — et il fallait bien qu'on en décrétât un, sous peine d'avoir l'impression qu'on n'avait rien fait — on est tombé sur les automobilistes étrangers qui ont la naïve idée de venir s'installer, pour l'été, avec leurs voitures, en Belgique. Puisqu'ils sont là, qu'on les tienne, qu'on les presse, qu'on les exploite !

Cependant, au même moment, quelque commission de tourisme, réunie entre Ostende et la frontière française, décidait qu'il était tout à fait désirable d'attirer les automobilistes français. Et, en effet, cette côte à comme hinterland toute la région de Lille-Roubaix, région riche, sympathique, dépensière, placée là, semble-t-il, par la Providence pour venir enrichir la côte belge. C'est bien ce que savait Léopold Ier qui, à l'intention de ces clients, avait fait faire la route royale entre Menin-lez-Roubaix et la côte. On s'évertuait, en ces derniers temps, à faciliter l'entrée de ces automobilistes en Belgique. Il y en a qui sont venus dans la ratière. Ils y sont. Ils ont loué des villas ; ils ont fait leurs installations pour l'été. On leur apprend maintenant qu'ils devront payer dix francs par jour — une paille pour un Anglais ou un Américain, une poutre pour un Français. Et puis, cela vous a un petit air de guet-apens qui n'est pas joli, joli.

Mais, peu importe ! Démocrate et xénophobe, même si les étrangers sont des amis, ce ministère veut nous donner tous les matins l'illusion qu'il a fait quelque chose.

HUY. Pensionnat de 1^{er} ordre. Ecole moyenne de l'Etat et Athénée royal. Direct. L. Delsat.

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

C'est très beau la confiance

Car nous l'avons, cette confiance et nous espérons bien qu'elle ne sera pas trompée. Si nous étions trompés, qu'est-ce que nous ferions ? On se le demande avec désespoir. Qui ! qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? Jurer que, plus jamais, jamais, on n'aura confiance. Mais pourrait-on vivre dans ces conditions ? A part cela, voyons les admirables effets de cette vertu. Nous avons confiance ; c'est entendu. La livre est plus haut qu'elle n'était le mois der-



tu as payé quand tu ne pouvais pas faire autrement ; mais pour le reste, tu as gardé et mis à l'abri pour jamais ce que tu pouvais sauver. Puissent les maîtres du jour te démontrer que ton intérêt n'est plus d'être fugitif. La démonstration ne serait pas si difficile à faire et si notre Franqui réalise quelques-unes de ces grandes économies nous prouvant un sérieux changement intervenu dans l'esprit de l'Etat, comme tu n'es pas une bête, Belge notre ami, Belge moyen, tu te solidariseras de nouveau avec ton pays, même s'il t'en coûte cher. Mais nous constatons que malgré tout et quoi qu'on dise, à travers tout, tu gardes ton caractère ; tu restes ce Belge de caractère insupportable ainsi que l'a qualifié le Boche et cela est précieux. Quand on est la Belgique exposée comme elle l'est à des intrusions de voisins, il ne faut pas perdre, même sous couleur de patriotisme et au profit de maîtres nationaux, passagers mais fort peu intelligents, ces qualités ou ces défauts qui, à travers tant de siècles d'invasion et d'oppression, ont maintenu un pays, une nation, une race.

Pourquoi Pas ?

nier. Quant aux impôts, ils sont devenus tout simplement fous; ils se houscoulent les uns les autres; ils nous noient; ils nous écrasent. Nous donnons de l'argent; si nous ne le donnons pas, d'ailleurs, on nous le prend. Cet argent est versé à l'Etat; ça ne nous change pas de l'année dernière, sauf que le fardeau est plus lourd. Avec cela, on nous raconte que le capital qui s'est garé à l'étranger, va revenir à flot parce qu'il a confiance. Mais en fait, on ne voit pas bien ce qu'il y a de nouveau, sauf le chiffre des impôts et le prix de la livre. N'importe! La confiance est là. Puissent ces ministres s'en servir et si le résultat est heureux, nous nous dirons que cette confiance, vertu à peu près spontanée sinon patriotique, c'est elle qui aura sauvé le pays.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

La pierre philosophe

est trouvée! Gestetner, mode de vente le moins onéreux, transforme tout en or! Les possibilités pratiques d'une organisation de vente Gestetnérienne sont infinies.

Pflister, Brux.

Le Borah constrictor

L'amour ne se commande pas. Le sénateur Borah aime les Boches, irresponsables (qu'il dit) de la guerre, et, parmi les Européens-latins, il en veut particulièrement aux Français. C'est un fait.

Le sympathique législateur proposera prochainement au Sénat américain de remplacer, au port de New-York, la fameuse et gigantesque statue de la Liberté par une Germania plus colossale encore. Seulement, dans le poing de la déesse, le flambeau serait remplacé par un glaive dont la poignée contiendrait un phare, ce qui serait une autre façon indiscutablement germanique d'éclairer le monde.

Le jour de la réinauguration, on entourerait la statue d'un calicot portant en lettres immenses (*the greatest in the world*) LA BORAH.

Cette devise, d'une latinité approximative et ironique, pourrait se traduire ainsi aux artisans de la paix :
(Faites ce que vous voudrez, vous me trouverez toujours en travers de votre chemin.)

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux: 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 605.78

Musique de Chambres

A la récente Assemblée Nationale de Versailles, cet excellent M. de Selves avait bien prévu le chahut, mais point la musique. Or, les masses chorales radico-prolétaïennes ont donné avec un ensemble que maint orphéon de province leur envierait. Les huissiers ont dû courir dans les travées pour crier à l'oreille des députés et sénateurs assourdis le texte des articles mis aux voix.

Vous savez qu'au théâtre, dans les grands music-halls, on fait descendre du cintre des banderoles portant les paroles des refrains qu'il faut forcer le public à reprendre en chœur. Un Volterra ou un Jacques Charles auraient tout de suite conseillé au Président de faire des-

centre du plafond des calicots portant, pour éviter toute méprise, le texte des lois dont le vote était annoncé.

Quant au texte même des chansons parlementaires, le calicot était inutile, chaque groupe ayant appris par cœur les paroles du morceau imposé. Les moscouitaires chanteront l'*Internationale*; les radico-socialistes la *Car-magnole*; les réactionnaires (parfaitement!), la *Marseillaise*. Quant au groupe des députés ayant encore une once de bon sens, ils ont décidé d'adopter le fameux refrain: *La soupe aux choux, se fait dans la marmite...*

Ah! la bonne soupe aux choux, choux-verts, choux-blancs et même aussi choux-rouges, voilà justement, à condition qu'on ne l'assaisonne pas de politique, ce qui pourrait rudement ravigoter la France!

LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental

Le meilleur

On en parle encore

Et voilà les assassins de Graff en liberté. Il ne reste vraiment plus que Borms...

A propos de Borms, citons cette opinion:

Les frontistes, activistes, séparatistes se battent entre eux comme des araignées qu'on aurait enfermées dans une bouteille. La querelle s'est encore envenimée depuis le fiasco de la grande manifestation organisée en faveur de Borms. Les chefs frontistes ne tiennent pas tant que cela à ce qu'on libère Borms, qui les menacerait dans leur situation. Ils se rendent compte aussi que Borms, le martyr, est la seule raison d'être de leur politique et comme le ciment de leur parti. Borms libre, Borms décapité de son aurole, de sa couronne d'épines de roi non couronné des Flandres, n'est plus qu'un personnage de troisième plan, une espèce de *mimus habens* dont l'insignifiance aura vite fait de consommer la déroute de ses partisans.

Il y a du vrai. Mais l'idée seule de remettre en liberté le traître, de soustraire à son châtimement le misérable qui, sous la botte de l'ennemi, a vendu son pays, est insupportable aux honnêtes gens. Et dire que si on l'avait fusillé, simplement, voilà huit ans qu'on n'en parlerait plus!

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

Marque Sandeman universellement connue

La taxe stupide

Ce n'est pas joli, joli, ce qu'on a fait. Cette taxe de dix francs par jour imposée aux automobilistes étrangers en Belgique a été mise d'urgence en vigueur le 15 août. Vous voyez d'ici combien d'innocents automobilistes ont été pris et seront pris encore les jours qui viennent. Ils ont franchi innocemment cette frontière jusque là hospitalière. On les a laissés entrer. A la sortie, ils rencontrent l'escopette du fiscal et devront verser dans sa poche les francs qu'ils n'auront pas dépensés en Belgique. Etes-vous sûr que c'est tout à fait honnête? Que diable! On prévient les gens. Nous parlons de francs, évidemment car il s'agit ici de Français. Une note fait remarquer que cette taxe n'est que de soixante-dix cents pour un Hollandais, trente cents pour un Américain, un shilling pour un Anglais, un mark quinze pour un Allemand. C'est entendu; mais c'est dix francs pour un Français et c'est

entre France et Belgique qu'il y avait les relations automobilistes les plus cordiales.

Toute l'agglomération du nord de la France venait avec confiance et amicalement en Belgique et c'est elle qui écope. Là-dessus, vous pouvez être tranquilles. L'administration française, qui perçoit déjà une taxe sur les étrangers qui vont en France, ne tardera pas à la monter au niveau belge et même à le dépasser. Vous verrez ça dans quelque temps. Le Belge qui voudra aller se promener en voiture en France paiera quinze francs par jour. Nous vous l'annonçons sans risquer d'être mauvais prophètes.

« Eh ! diront nos autorités : Les Belges n'ont qu'à rester chez eux ! » Eh bien ! ils ne resteront pas chez eux, parce que la France et son immense pays, et ses curiosités et ses sites s'imposent aux Belges bien plus que la Belgique ne s'impose aux Français.

Conclusion : Les automobilistes français viendront très peu en Belgique et les Belges iront en France où ils verseront beaucoup d'argent. D'un autre côté, on nous dit : « Ne croyez-vous pas que notre Jaspard veut tout simplement empêcher le va-et-vient quotidien trop cordial de la France en Belgique et de la Belgique en France ? Ces deux pays n'ont pas besoin de fraterniser. »

Eh bien ! franchement, non, nous ne le croyons pas ; mais nous constatons que le gouvernement de M. Jaspard agit exactement comme s'il voulait construire entre la France et la Belgique une muraille de Chine.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Le 15 août

Le 15 août est tombé, cette année, un dimanche ; de là un vif émoi dans le monde administratif, qui perd un jour de congé. Cela fait, du reste, compensation avec les années où la fête de l'Assomption arrivait un vendredi ou un mardi, on a accordé au personnel de jeter un pont réunissant par un jour de congé supplémentaire — le samedi ou le lundi — la fête légale et le jour du repos dominical. Mais cette compensation avec des avantages passés n'apporte à nos ronds de cuir aucune satisfaction actuelle et elle ne leur a pas paru suffisante. Mais nous sommes en un temps de compression des dépenses où l'on doit augmenter le rendement des fonctionnaires pour pouvoir en diminuer le nombre, et ce nouveau principe interdit de multiplier les jours de repos. C'est peut-être parce que l'on n'avait, cette année, qu'un seul jour de congé, que l'on a vu sur les routes des Ardennes moins d'automobiles que les années précédentes. Mais c'est surtout, pensons-nous, à cause du prix inabordable de l'essence, s'ajoutant aux taxes exorbitantes qu'on leur fait payer que beaucoup d'automobilistes qui ne sont pas millionnaires ont renoncé à la randonnée classique du 15 août.

Et puis, en ce jour de fête religieuse, on se heurtait sur les pittoresques routes secondaires qui réunissent les villages de certaines parties de l'Ardenne et du Condroz à des processions rustiques qui n'ont pas encore pris l'allure extrarapide des moyens modernes. Très pittoresques d'ailleurs ces processions campagnardes, traversant des villages où, dans chaque partie, on a construit un petit autel orné de fleurs et de chandelles.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Assomption parisienne

Quel curieux spectacle offrait ce Paris du 15 août, fête de l'Assomption, dont la munificence administrative avait doublé le congé traditionnel en y annexant le lendemain ! Ville déserte, sans Parisiens... Tout le monde était au vert, sous les arbres ou au bord de l'eau, dans une fraîcheur bien méritée, après un voyage incommode et surchauffé, dans des compartiments encombrés d'enfants et de bagages. Paris désert, volets clos et terrasses sans clients ; Paris, où, de l'Opéra aux courses d'Auteuil, ne circulaient que des cars exotiques.

Un Anglais, mécontent de ne pas avoir vu de Parisiens, prétendit être remboursé par l'agence qui lui avait promis la ville tout entière, en une tournée d'auto. Une Américaine, friande d'émotions fortes et abusée par ses journaux, demandait, dans un frémissement : « Quand est-ce qu'on va nous battre ? », avec l'accent de cette vieille femme qui, au début de la guerre, exigeait qu'on lui précisât l'heure du viol...

Ni sifflets, ni rossades, ni Parisiens ! Ils étaient bien punis, les hôtes cuirassés d'or ! Et c'est alors seulement qu'ils ont appris que l'Assomption signifiait la montée au ciel. C'est là, sans doute, qu'avec la Vierge Marie, les Parisiens s'en étaient allés chercher l'oubli des rigueurs du change !...

Un mot de Royer-Collard

Royer-Collard, philosophe et homme politique du début du siècle dernier, vit naître le romantisme et s'écrouler quelques trônes et... préjugés. A un jeune littérateur qui lui demandait, sur la fin de sa vie : « Cher maître, avez-vous lu de moi telle ou telle œuvre ? », il répondit : « Monsieur, à mon âge, on ne lit plus... on relit ! ». La fatigue de lire du nouveau est le propre des intellectuels mûris quand ils ne sont pas nettement dans le mouvement littéraire... et le pire est que cette fatigue, de nos jours, s'est attaquée à toute la classe « lisante ». On est las. On veut du rapide, du concis, de la « conversation écrite », comme en donne le *Pourquoi Pas ?*... Les journaux ne comprennent pas toujours ce phénomène, dont ils peuvent cependant mourir, et les nouvelles politiques se suivent et se ressemblent comme précha ressemble à préchi.

Cependant, un conte bien écrit et court ; des dessins drôles et amusants, où la rate trouve à se dilater ; une histoire d'aventure où l'invasivance américaine n'a pas place et où la finesse française remplace les coups de revolver intempestifs et les enlèvements par sous-marins volants, voilà du distrayant... Et pas d'à suivre. Pas de phrase coupée entre deux propositions, juste au moment où l'héroïne s'écrie : « Ciel ! voilà le mur qui s'ouvre !... » lire la suite demain... Non ! Complet doit être le récit pour reposer complètement votre cerveau fatigué par les affaires ou les soucis. La *Chronique illustrée* vous donne tout cela pour 0.25. Votre vendeur de journaux la tient à votre disposition... Vous y verrez l'actualité en image, ce qui dispense de lire des colonnes. Et vous serez édifié sur le nombre de distractions qu'offre pour cinq sous un périodique bien fait.

Victor Taunay

Un personnage européen que ce Victor Taunay qui vient de mourir et qui était secrétaire des Congrès internationaux de presse, dont il était l'inventeur avec un Anversois. En France et dans sa profession de journaliste, autrefois, c'était un Français renforcé, président de la presse judiciaire, ancien rédacteur à la *Gazette de France*, ce qui

ne date pas d'hier ; tout ce qu'il y avait de plus vieux système. Les associations internationales de presse projetèrent successivement dans toutes les capitales d'Europe ce personnage étonnamment verbeux, bémisseur, prometteur de beaux jours, aimable et disposé à tout vous donner, en paroles au moins, pour peu que vous adhérez à ses congrès. On le voyait arriver à Bruxelles à des banquets, à la fin desquels il prononçait des toasts qui n'en finissaient pas... Des mots et des mots et des mots encore, d'une voix médiocre avec des inflexions monotones. Cela faisait l'effet d'une lente et persistante averse sur le dessert. A la fin de la guerre, il proposa tout simplement de renouer tout de suite toutes les relations avec les journalistes ennemis, ce qui fit rugir notre Rotier qui prit, dès lors, comme tête de Turc son ancien ami Taunay. Notre Rotier, international aussi, à l'occasion, n'oubliait fichtre pas ! lui, son pays ni la guerre. Mais enfin, Taunay, brave homme, avait vu la gloire de son organisation hétéroclyte de congrès de presse où, pour deux journalistes connus et de talent, on voit des journalistes marrons, des amateurs de boustifailles gratuites et de trimplages non moins gratuits dans des capitales lointaines. Sorti de ces cérémonies et de ces organisations, il n'était plus qu'un brave homme quelconque de journaliste comme tant d'autres à qui les associations, les congrès et les banquets font des prédestaux qu'ils ne peuvent demander ni à leur talent, ni à leur science, ni à leur syntaxe.

BENJAMIN COUPRIÉ

Ses portraits — Ses agrandissements

32, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 416.89

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tél. 406.52, 472.41 et 467.51 ; trams 50 et 58.

Ils ne sont pas contents...

Ce sont les Anglais qui ne sont pas contents. Et, d'après le *Sunday Express*, sir Austen Chamberlain s'apprête à nous le dire, par la voie diplomatique, en nous défendant, à nous autres Belges, d'imposer d'une façon quelconque les ressortissants britanniques qui voyagent dans notre pays...

Non, mais, sans blague ! comme dit Grock, quand les étrangers, quelque soit l'état de leur devise, débarquent en Italie, ils sont dévorés par une pluie d'impositions, plus drue et plus vorace que les sauterelles bibliques. Il y a la « *tassa di soggiorno* », la « *tassa di lusso* », la « *mancia* », etc., etc... Ce que les Italiens peuvent faire, eux, dont la lire en chemise noire nous fait provisoirement la pige, nous serait interdit à nous, qui sommes de plus pauvres sires ?

Sir Austen Chamberlain prétendrait que des taxes non prévues par les traités sont prohibées. Cette querelle de méchant créancier, décidé à manger le dernier sou de son débiteur, ne paraît guère de mise, et nous aurions bien tort de nous en inquiéter...

Le fabuliste l'a dit...

Un lièvre, en son gîte, songeait,

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe

Si les pensées du lièvre étaient moroses, c'est qu'il songeait que l'ouverture de la chasse est proche, et que s'il rencontre un chasseur muni de cartouches Légia, il sera tué, même s'il s'enfuit au loin.

La tour Eiffel sous séquestre

Cet escroc slave, Stavitsky, que l'on rechercha si long temps alors qu'il n'avait pas quitté les environs de Paris où il attendait la naissance d'un enfant, dans la tranquillité d'une retraite champêtre, méritera de figurer dans les fastes de la délinquance pour un exploit très remarquable : étant en prison, il a mis la tour Eiffel sous séquestre, avec toutes les formes de droit exigées en pareil cas.

Je sais qu'on nous dira qu'il ne l'a pas mise tout entière sous séquestre, qu'il n'avait pas de droits sur cette belle architecture de fer, mais seulement sur les émissions radiophoniques qui en émanaient. Eh ! oui, mais tout de même, la tour Eiffel, ainsi comprise, n'est-elle pas tout bonnement la voix de la France ? Quand on entend, à l'autre bout du monde, annoncer que la tour Eiffel va parler, tout le monde comprend que c'est la France qui parle. Mettre la main sur ce gosier historique et collectif, quand on est en prison, c'est une fois belle aventure.

Imaginez l'effet que nous ferait, à nous autres Belges la nouvelle que tel détenu de la prison de Saint-Gille aurait, par exemple, trouvé le moyen de faire mettre M. Henri Jaspas sous tutelle ou M. Francqui sous conseil judiciaire ?

TAVERNE ROYALE

Traiteur

Téléph. : 276.00

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 45-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Allez-y, si ça vous amuse

Les lecteurs de *Pourquoi Pas ?* sont aussi des collaborateurs zélés. Nous recevons d'eux des lettres, des communications, des adjurations et même, de temps en temps, des réprimandes. C'est une inondation. Cette année, il y en a quelques-uns qui nous font des reproches. Pourquoi n'avez-vous pas ouvert une enquête ? C'est très amusant les enquêtes de journaux ; ce sont aussi des devoirs de vacances, et cela nous occupe d'une façon intelligente (?).

Pourquoi nous n'avons pas ouvert d'enquêtes ?... Peut-être par scrupules, et puis, précisément, parce que nous nous souvenons que certains des enquêtés, si on ose ainsi s'exprimer, nous ont répondu parfois, sur un ton négois, que nous nous entendions à extraire de leur porte-plumes et, subsidiairement, de leurs cervelles, des mots, des phrases, des idées et des lignes. C'est vrai que nous pourrions demander à nos lecteurs de nous indiquer le meilleur moyen pour réparer les finances belges. Mais ça ne servirait à rien dans la pratique, puisque le soin de réparer les finances belges a été confié à une collection de messieurs choisis un peu au hasard des aventures parlementaires, mais dont la compétence est consacrée au deuxième degré, sinon au sixième, par le suffrage universel. Nous pourrions aussi demander quel est l'économie qui pourrait s'imposer.

Voulez-vous, lecteur, une autre question ? Voici q

les Etats-Unis s'indignent parce que, dans la province d'Indiana, deux frères Siamois, nous voulons dire deux jeunes particuliers cousus ensemble, viennent de naître et que les médecins sont d'avis qu'il faut les supprimer. Ils ne peuvent être, disent les médecins, qu'une charge à eux-mêmes et à la société. Alors, allons-y ! Un bocal d'alcool attend les deux frères Siamois. Ils seront les seuls qui, dans la sèche Amérique, auront le droit de s'en fourrer jusque-là. Mais c'est cette suppression par l'alcool ou autrement qui émeut la tendre Amérique. Elle ne veut pas qu'on tue les petits Siamois. Soyons bons pour les Siamois. Il y a à discuter autour de cela. On se dit que, si, jadis, on avait supprimé Guillaume II à sa naissance, qu'il fut ou non adjoint à un frère Siamois, on nous aurait évité bien des ennuis. Si cette question vous amuse, dites-nous, lecteur, qu'vous estimez qu'on aurait dû supprimer dès sa naissance.

C'est la première question. Mais, en deuxième ordre, vous pourriez nous indiquer le moyen le plus humain ou le plus adéquat que vous auriez voulu voir employer pour la suppression du personnage que vous décrêtez indésirable.

LE CAPITAL comme moyen d'exploitation sera ennoblir le jour où il sera un instrument de travail apportant à tous les travailleurs le bien-être qui élève l'humanité aux plus hauts sommets de la civilisation de The Destroyer's Raincoat Co Ltd. Exportation : 229, avenue Louise.

Automobiles Voisin

55, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

54 18/50 quatre cylindres ;

54 10/42 quatre cylindres ;

54 14/16 six cylindres.

Trois merveilles du sans-soupapes.

Les mots

On annonce à un sénateur que le ministre de... vient de lui accorder spontanément une faveur à laquelle ce sénateur attache le plus grand prix.

— Ce qui me fait surtout plaisir, dit le sénateur, c'est que le ministre ait pensé à moi.

Et l'interlocuteur de répondre :

— Dame ! il ne peut pas toujours penser à lui.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverna, restaurant et salons
prix mod., tout en ayant fine cuisine et consomm. soignées.

A quel taux ?

A quel taux faudra-t-il stabiliser notre franc ? La Nation, organe hebdomadaire, en France, du groupe de Louis Marin, écrit :

PAS DE STABILISATION MAINTENANT

LE RELEVEMENT D'ABORD

Stabiliser quand la livre est à 200 est une folie. C'est cependant ce que nous conseilla sir A. Solter, directeur de la section économique de la S. D. N.

Nos bons amis s'imaginent que le franc ne pourra jamais se stabiliser. Des Français pensent comme eux. Tant pis pour eux ! La France a fait d'autres miracles. L'esprit de la Marne est pas mort, n'en déplaise aux « fatigués » qui nous endorment depuis deux ans de leurs jérémiades sur l'inévitable chute du franc. Les déflationnistes de 1917 ne procédaient pas autrement.

Voilà qui est parlé fièrement. Et la Belgique, que dit-elle ? Que pense-t-elle ?

Patriotisme et naïveté

Qu'est donc devenu M. Camille Joset ? On ne parle plus de lui. Nous venons cependant de recevoir de ses nouvelles. En collaboration avec M. Léo Lejeune, il édite, chez Vermaut, à Courtrai, un Guide illustré : *Ce qu'il faut voir en Belgique*.

Approuvons. Ce guide est intéressant. Il fait leur place au folklore et à la gastronomie locale ; il est documenté. Certes, il s'adresse aux étrangers ; les Belges n'ont pas besoin de lui... Mais à qui peuvent rimer des couplets dans le genre de celui-ci (choisi entre cinquante) :

Ainsi donc, est-ce avec infiniment de raison, sans prétention ni orgueil, que l'on peut affirmer que la Belgique, si différente d'aspect sur un territoire aussi peu étendu, où naît, vit et œuvre une population affable, probe et loyale, est vraiment la terre du tourisme. En la parcourant, comme l'on se sent fier d'être Belge, d'appartenir à cette patrie où il n'y a et ne peut y avoir que des Belges, qui ont hérité des vertus raciales des aïeux, qui ont su s'en montrer dignes, qui ont conquis le droit à la vie et sauront le défendre en veillant jalousement à la sauvegarde de l'unité de la Belgique, gage de force et de salut.

Voilà qui est naïf et vicinal autant que sincère et louable. Mais ne faites pas rigoler l'étranger à qui vous chantez ce couplet !

Chère Annie,

Avec quel produit fais-tu nettoyer la baignoire, le lavabo et les autres appareils de ton cabinet de toilette ?

J'ai vaguement souvenirance que tu m'as parlé d'une poudre vendue par VLEIGEN, 144, boulevard Ad.-Max. N'est-ce pas du PORCELA ?

Tamponnement

Avez-vous remarqué que les fêtes publiques, de même qu'elles s'illustrent toujours, au soir venu, d'un feu d'artifice, se déroberaient rarement à la tradition qui veut que, pendant la journée, se produise un accident de chemin de fer ?

Cette année, ce fut, notamment, à l'entrée de la gare de Lyon qu'un train de voyageurs, pressé de faire son devoir, entra en collision avec une rame regagnant, à vide, son dépôt de lavage. Ces wagons, qui, tout honnêtement, allaient se laver, parent, de la sorte, inscrire, à leurs états de service, un mort, cinquante blessés et la jambe d'une femme que l'on dut couper. Ce n'est pas mal. C'est même d'autant mieux que, deux cents mètres plus loin, rien de tout cela ne se produisait, le train étant entré en gare de Lyon comme un général qui reviendrait chez son épouse sans avoir livré bataille.

Ce que nous venons de noter est particulier au railway français. Peut-on espérer, à présent que les chemins de fer belges sont industrialisés, que notre pays sera à la hauteur de la situation et organisera, lui aussi, le « congé accidentel » ?

CHAMPAGNE

Ses bruts 1011-14-20

GIESLER

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.
A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgat, Bruz. Tél. 475.66

Le comte O. de Kerkhove anecdotique

Des anecdotes sur le comte Oswald de Kerkhove continuent à nous arriver. En voici une, trouvée dans le courrier de ce matin :

Un jour, le comte, qui était alors gouverneur du Haï-naut, se trouva dans le cas de dîner chez un fonction-

naire d'une petite ville de sa province. Grand émoi de la maîtresse de la maison : recevoir un gouverneur, penser donc ! Mais pas moyen d'échapper à cette obligation : la petite ville ne comportait pas de restaurant où l'on pût décentement conduire un haut personnage...

Toute tremblante, la bonne dame fit accueil, au jour dit et à l'heure dite, à son hôte, lequel, exténué par la chaleur, commença par demander un verre d'eau minérale.

La bonne dame fut stupéfaite : de l'eau minérale ! Pour elle, habituée, comme toutes les gens de la localité, à boire la bonne eau de source du pays, l'eau minérale se confondait avec l'eau médicinale : c'était de l'eau de purge...

Elle glissa donc un ordre bref et discret dans l'oreille de la bonne, qui disparut deux minutes et revint, portant un plateau sur lequel reposait un verre vide et une bouteille... d'Hunyadi-János !

Le comte ne sourcilla pas. Il eut un geste digne d'un grand seigneur : avec un sourire, il se versa un plein verre de l'eau purgative, l'avalâ, puis, s'inclinant avec son habituelle bonne grâce, il remercia la dame, remit le verre sur le plateau et parla d'autre chose.

Et à propos...

Cette histoire nous en a rappelé une autre : Un peu avant la guerre, dans un régiment français, un simple soldat s'était signalé par une action d'éclat. Le colonel le porta à l'ordre du jour, le félicita personnellement et l'invita à dîner au mess des officiers. Le soldat prend place à table, un peu éfaré de l'appareil qui l'environne. La musique le salue d'une *Marseillaise* que tout le monde écoute, debout ; quand la musique s'est tue, le soldat croit obéir aux convenances en levant son verre à la santé du colonel, comme on fait dans les dîners de noce, à son village ; seulement, comme les verres sont encore vides, il avise le rince-bouche où baigne une tranche de citron, le lève et, avec le geste rituel, prononce : « A votre santé, mon colonel ! »

Le colonel ne bronche pas :

— A la santé de notre hôte, Messieurs, dit-il.

Et tous les officiers, d'un même mouvement, saisissent leur rince-bouche, le tendent vers le soldat et le portent à leurs lèvres.

CHAMPAGNE BOLLINGER

Encore les Gantois illustres

A propos d'Oswald de Kerchove, on rappelait donc qu'il avait à Gand un concurrent qui n'était pas à dédaigner : Hye de Crom, et que celui-ci essayait vainement d'entrer dans les fiacres faits à la mesure des vulgaires mortels.

Aussi le dit Hye avait-il sa voiture et ses chevaux à lui, mais les pauvres coursiers se tuaient à transporter sa plantureuse personne, et il fallait les remplacer souvent, ce qui entraînait M. Hye de Crom à mainte algarade avec les maquignons.

C'était à une époque où M. Hye de Crom était le plus « gros » client d'un avocat connu.

Un jour, il vint le trouver, se plaignant qu'un marchand de chevaux célèbre de la Porte d'Anvers, à Gand, avait voulu l'exposer au mépris de ses concitoyens en le représentant, dans une attitude ridicule, au milieu

d'un grand panneau peint sur un des pignons de ses écuries, pignon qui donnait directement sur la voie publique et où chacun devait reconnaître la silhouette paratruite de M. Hye de Crom.

Celui-ci voulait, coûte que coûte, que cette fâcheuse peinture disparût...

Le maquignon fut assigné pour entendre dire par droit que cette dégradation murale de ses écuries était dommageable pour M. Hye, etc., etc...

Or, à l'audience, les juges estimèrent qu'on aurait entendu à peu de frais et que si on ajoutait une grande barbe à la face rubiconde de M. Hye, lequel était une herbe, plus aucun Gantois ne le reconnaîtrait sur malencontreuse muraille.

Cette idée, digne de Salomon, sourit à Hye, et il convint avec l'adversaire qu'il en serait fait ainsi.

Mais, un mois plus tard, irruption de Hye chez l'adversaire : il était cramoisé. Suffoquant d'indignation, il exigeait que la proposition conciliatrice du tribunal n'ait qu'un infâme traquenard tendu à sa bonne foi et destinée à le ridiculiser davantage ; parlant en même temps français et flamand, comme le font les Gantois qu'ils sont surexcités, il racontait que le maquignon avait fait peindre une barbe, mais, ajoutait-il, en hochant sous le tragique de l'affront, « 't was waterwaer in mijnen baard is afgeregend » (c'était de la couleur l'eau et la pluie a lavé ma barbe) !...

Réminiscences

Chacun de nous aime se rappeler

Des petits faits, qu'il a vu défiler,

Dans le long chemin de sa vie.

C'est une douce rêverie,

Voire un rappel d'émotions,

D'agréables sensations,

Qui, pendant un instant, vous charment

Et puis, contre l'ennui, vous arment.

Ainsi, j'aime à me souvenir

De ma joie, de mon plaisir,

Quand je mis, sans aucune crotte,

Ma première longue culotte.

Et aussi, lorsque peu après,

Assis sous l'ombre d'un cyprès,

Le fumai, sans peur, en cachette,

Oui ! ma première cigarette.

J'y revins ensuite, plus tard,

Comme Héloïse et Abélard,

En proie à une ardente fièvre,

Cueillir un baiser sur ses lèvres.

Le premier baiser de... l'amant !

Ce fut, après, le régiment.

Quelle émotion, quelle joie,

Quand je vis sur ma manche, en soie,

Mes beaux galons de caporal.

Les années ont fui, sans mal.

C'est le travail, les fiancailles,

Le mariage, la marmaille,

Puis vint la situation,

Et la première ambition,

Où premier rêve politique

Au grand cortège chimérique.

Bientôt, c'est le premier ruban,

Puis, fortune, au premier bilan.

Dans la somptueuse demeure,

Tout vit, rien ne passe que... l'heure.

Auto « Auburn », bonheur, santé,

Secrét de la longévité.

Voilà, « chère « Auburn », à quoi tu m'as fait si

Ce soir, tout noir.

Anticipations cyclistes

Les courses cyclistes continuent à faire florès : professionnels, amateurs, seniors, juniors, indépendants et dépendants pédalent inlassablement en des Tours de France, de Belgique, d'Italie ; s'il n'y avait pas l'océan, savez certains qu'on aurait déjà organisé le Tour du monde.

Or, nous avons une idée, et nous la donnons aujourd'hui pour prendre date.

Le célèbre Tour de France est généralement terminé vers la mi-juillet ; les Belges y figurent toujours en bonne place. Ne serait-ce pas original que d'inviter ceux qui ont eu assez de courage pour terminer la randonnée, de venir prendre part au cortège qui, annuellement, à la kermesse de Bruxelles, part de la Porte de Flandre pour arriver à la Grand-Place ?

Nos coureurs seraient naturellement précédés d'une fanfare cycliste et d'un cartel portant :

LES GEANTS DE LA ROUTE

Ne trouvez-vous pas que cela coserait un peu l'Omme-gang ?

Ce serait de la nouveauté dans la tradition, et même si nos rois de la pédale voulaient, à cette occasion, s'adjoindre une cantinière, celle-ci aurait le plaisir d'être embrassée par M. Max.

Oh ! le joli tableau dans le décor archaïque de la Grand-Place ! Les géants attirés : Mieke, Janneke, et les grands-parents — grands, oh ! combien — seraient peut-être un peu jaloux ; mais, basta !

Déchargement de wagons
Agence en Douane - Tous Transports

Compagnie ARDENNAISE

Avenue du Port, 66. — Téléphone: 649.80

Le mouchoir (1)

Parti pour aller retrouver sa dame et son fils à la plage, l'ami Arnould faisait route avec un camarade. A Gand, une jeune dame essouffée saute dans leur compartiment, s'assied en face d'eux et sèche à grands coups de mouchoir la sueur qui perlait à son front. Après s'être suffisamment bichonnée, elle déposa, d'un geste las, son joli petit mouchoir, à ses côtés, sur la banquette.

Il y était à peine qu'un gros monsieur, un vrai pot à tabac, s'amène et s'alliale avec une solennelle insouciance, et un ouf ! de satisfaction, aux côtés de la petite dame, sur le joli petit mouchoir.

Celui-ci s'était discrètement avancé au cours des événements : il débordait le coussin et allongeait sa pointe blanche entre les jambes du gros monsieur, de façon si drôle que l'on aurait dit un bout de pan de chemise. Nos deux loustics trouvaient cela très amusant, ce qui est bien excusable, la traversée des Flandres manquant de distractions.

Tout à coup, en s'agitant au cours de la conversation, le monsieur aperçut le petit fanion blanc. Aussitôt, il rapprocha pudiquement ses jambes, prit un air aussi lointain que possible, insinua doucement sa main vers les régions en défaut, et répara avec la plus élégante discrétion, les désordres de sa toilette ; il le fit même avec une telle conscience que le pauvre petit mouchoir, pris pour un

bout de chemise, disparut comme une muscade dans le pantalon du gros monsieur !

Puis, celui-ci, rasséréiné, se remit à converser comme si rien de spécial ne s'était passé. Nos deux copains faisaient des efforts surhumains pour ne pas éclater.

A Bruges, les personnes en direction de Blankenberghie descendirent : nos gens se levèrent, et le premier geste de la petite dame, qui n'était plus tout à fait étrangère parce qu'elle avait reconnu le camarade d'Arnould, fut de chercher son mouchoir. Plus de mouchoir ! Ses yeux inquiets furetaient, allant de la banquette au plancher et du plancher aux deux compagnons et au gros monsieur.

— C'est extraordinaire ! Où est donc passé mon mouchoir ?

- Dis-lui, toi, fit l'un des deux.
- Dis-lui toi-même, répondit l'autre.
- Moi, je n'oserai jamais !
- Moi c'est bien pis, je ne la connais pas ; toi, tu lui as été présenté.
- Sans doute, mais...
- Il n'y a pas de mais ; il vaut mieux le dire, ou sinon nous risquons de passer pour deux voleurs.

Alors, l'autre prit son courage à deux mains et, d'une voix à peine susurrée et qui tremblait un peu, tandis que son pouce retourné indiquait le gros monsieur, il dit : « N'accusez personne, Mademoiselle, et ne cherchez plus ; votre mouchoir est dans son pantalon, mais il ne s'en doute pas ! »

La demoiselle était sidérée ; les deux loustics riant aux larmes, elle prit le parti de s'en amuser aussi, et elle rigola comme une petite folle, tout à fait consolée, quand l'un des deux eut cette idée saumâtre : « Consoloz-vous, Mademoiselle, et plaignez ce pauvre homme s'il doit expliquer chez lui d'où ce petit mouchoir est venu dans son pantalon ! »

Les dames et le Salon

Devant la décision du comité directeur de la Société Royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts, d'Anvers, de créer en vue du prochain Salon triennal, une commission de moralité chargée d'écarter les œuvres jugées contraires aux bonnes mœurs, le jury d'artistes dont fait partie, notamment, M. Rassenfosse, a menacé de donner sa démission.

Anvers bégueule, l'Anvers de Rubens et de Jordaens, l'Anvers des Joyeuses-Entrées où un cortège de dames, parfaitement dévêtues, accompagnaient Charles-Quint, c'est assez comique. M. Van Cauwelaert avait déjà porté un coup fatal à l'industrie Philibert. Et si Flaubert revenait, en passant par certaines rues des quartiers du port naguère célèbres, il pourrait écrire des phrases définitives sur un de ces thèmes les plus poignants : « Je regrette la courtisane... »

Aujourd'hui, hélas ! plus de dames au Salon, plus même de Salon des Beaux-Arts !

Th. PHILIPS CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : : :

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 335.07

Histoire anglaise

Le jeune Jim, commis dans la Cité, est en flirt avec la jeune Peggy, dactylographe. Le flirt, pour lui, va le mieux du monde. Il sent qu'il fait, chaque jour, de nouveaux progrès dans le cœur de l'aimable fille. Enfin, certain dimanche, il obtient de la mener déjeuner à la can-

(1) C'est une nouvelle version d'une histoire déjà racontée. Nous ne donnons celle-ci que parce qu'elle est due, cette fois, à un éminent homme d'Etat.

pagne. Par une belle après-midi, dans les prairies silencieuses et désertes, les deux amoureux suivent à la file indienne un sentier fort étroit. Peg marche devant; Jim suit à quelques pas.

- Peg ! dit Jim.
- Boy !
- You lost your drawers...
- Is it a fact, boy ?
- No, Darling, an expectation...

Oui... mais

I. OUI...

Nez au vent,
Sans crinières,
Ni manières;
Sans devants,
Ni derrières,
Elles se pavanent
En caravanes:
Cigarettes au bec: jeunes gamins;
Vieux beaux: la badine en mains.

Seigneur !
Pardonnez-leur:
Elles ne savent pas ce qu'elles font
Par toutes ces façons
Qui les font prendre pour des garçons !

II. MAIS...

Dans leurs « Clubs »,
Comme en leurs « tubs »,
Les jambes hautes
Jusqu'aux... côtes,
(Passons l'éponge)
En leurs jupes courtes
Oh ! l...ichtre...
Quand on y songe !

Seigneur !
Pardonnez-leur:
Elles savent très bien ce qu'elles font:
Elles n'ont pas d'autres façons
De montrer — sans qu'elles sourcilent —
Par où... elles sont filles !

L'ODEOLA, placé dans un piano de la
J. GUNTHER, grande marque nationale
constitue le meilleur
des auto-pianos.

Salons d'exposition: 14, rue d'Arenberg. Tél. 122-51.

Attention les castars !

- Pourquoi les castars doivent-ils se mettre prudemment à l'abri des explosions ?
- Il me semble que, au contraire, les castars étant de rudes lapins, ils ne doivent pas craindre...
- Turlututu ! Il suffit du moindre déplacement d'air pour en faire des castrats !
- Aie !... aie !... aie !... Vous avez raison...

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

Leçon d'économie

A la terrasse du *Terminus* (Straatsman sirote son cinquième bock; s'amène un Anglais: culotte, bas de laine, casquette à carreaux, teint ocre).

L'ANGLAIS. — Vö permetteie ?
STRAATSMAN. — A votre aise ! C'est libre.
L'ANGLAIS. — Thank you.
STRAATSMAN. — Vous êtes Anglais ?
L'ANGLAIS. — Aoh ! yes; j'aime baocoup le Belgium très confortèble séjour...
STRAATSMAN. — Et pas cher avec votre livre 180 francs.

L'ANGLAIS. — Aoh ! yes. A London, très cher ! Il faut gagner baocoup de livres !

STRAATSMAN. — Vous êtes dans le commerce ?
L'ANGLAIS. — Naoh ! industriel...
STRAATSMAN. — Métallurgie ?... Tissus...
L'ANGLAIS. — Naoh ! confitioures...
STRAATSMAN. — Confitures ! Crosse et Blackwell ?...
L'ANGLAIS. — Naoh ! Je achète en Belgium baocoup de cerises pays de Némur-Saint-Trend. Avec un peu d'betteraves et saccharine, je fais confitioures extra, que je vends en Belgium et dans le moule entier: Katango Japon, Amérique...

STRAATSMAN. — Et cela vous rapporte beaucoup ?
L'ANGLAIS. — Aoh ! yes... 15.000 livres par an plus, avec les noyaux, je fabrique de l'extrait de noyaux et puis le kirsch de la Forêt-Noire !...

STRAATSMAN. — Il reste les queues ?...
L'ANGLAIS. — Aoh ! no: les queues, c'est le plus beau intérêt. Je vends à tous les pharmaciens du monde pour remède contre la contention d'urine. Vao pover all chez X... demander queues de cerise pour faire pipi. Mon marque est dessus.

STRAATSMAN. — Vous ne faites pas cela avec des poires ?...

L'ANGLAIS. — Naoh ! Les poires, c'est vao !...

EN SAVOURANT une seule Abdula, vous aurez plus de satisfaction qu'en fumant tout un paquet de cigarette ordinaires.



Conseil médical

Cette dame fort élégante se fait examiner par un spécialiste illustre. Celui-ci s'était aperçu que les soins de toilette que prend sa cliente sont plus apparents que réel. Il essaye, avec mille circonlocutions, de lui faire comprendre la nécessité, même médicale, d'une propreté plus méticuleuse.

- Oh ! docteur, je me lave, dit la dame. Je me lave aussi bas que possible et aussi haut que possible !
- Eh bien ! Madame, je vous en prie, lavez aussi possible...

Les méfaits du pain gris

CONTRE
OLIGUES,
ONSOMMEZ
ONTINUELLEMENT
ONFITURES
ROSSE ET BLACKWELL

NOBLESSE OBLIGE

Le réseau belge a été le premier créé sur le continent.

Les Belges ont construit et exploient des chemins de fer dans le monde entier.

Ne seraient-ils pas capables d'assurer un rendement normal à leur railway ?

SUSCRIVEZ A L'EMISSION DES CHEMINS DE FER !

Épithète d'un vivant

Connaissez-vous l'épithète de M. Janssen ? La voici ; elle a circulé sur les bancs de la Chambre :

Ci-gît un ministre célèbre,
Un homme d'Etat sans égal,
Qui, par les règles de l'algebre,
Nous conduisit à l'hôpital !

La Ferme de Pairibonnier à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Traduction militaire

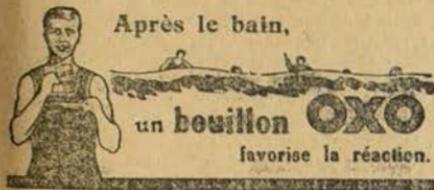
Avant la guerre, dans une caserne de Mons, le capitaine de la 2/4 dit au premier sergent-major de la compagnie :

— Premier sergent-major X..., je vous félicite pour la propreté de la chambre de troupe et du matériel. Vous communiquerez aux soldats, puisque tout est en ordre, qu'il est strictement défendu, pour aujourd'hui, de manger sur les tables et les bancs (afin de ne pas les salir) ; les hommes n'auront qu'à prendre leur repas sur le fer de leur lit... Ceci en vue de la visite d'officiers étrangers, qui verront la compagnie peu après la soupe.

Le premier sergent-major, homme terrible s'il en fut, rassemble les jass et leur dit :

— Il est strictement défendu de manger les tables et les bancs ; c'est manger les fers de lit, parce qu'il y a un officier étranglé dans la soupe...

Après le bain,



un beuillon OXO
favorise la réaction.

Annonces et enseignes lumineuses

Annonce parue dans le Soir du 11 août ;
Importante Firma
dem. représentants (tantes)
énerg. et débrouill. Condit.
avantag. S'adress. de 4 à
5 heures...

Grands dieux ! Que s'agit-il de placer ? et où ?

Circularaire lancée par une firme de Charleroi :

... D'abord que c'est comme je vous le dis...

???

Enseigne d'une maison meublée près de la gare du Nord :

Au Thé Liégeois

Puis, plus bas, comme si tout le monde ne comprenait pas :

Hôtel

???

Le Soir, n° 225, vendredi 15 août 1926, annonce :

Bruxelles, rue Van Artevelde,
boutique de produits de boucherie à l'enseigne :
GRANDE TRIPERIE ROYALE

Sauf votre respect, Sire !



POUR LE SALUT DU FRANC

Contributions volontaires

Pourquoi Pas ? a reçu, pour être transmis à la Caisse d'Amortissement, laquelle, comme chacun sait, s'alimente en bonne partie de contributions volontaires, les sommes suivantes :

Montant de la vente, à un petit restaurant populaire pour réemploi, des fonds de verres, fonds de plats et miettes provenant d'un diner servi à M. Ansele, au grand restaurant X...	fr.	21.53
Trois grammes d'or pur provenant d'un dentier oublié par un Américain sur la table de nuit de l'hôtel Z. (A évaluer)		»
Dix billions de marks-papier (impression de 1924, à Berlin)		0.0009
Un pagne congolais, état neuf (mémoire)		»
Vente d'une photographie représentant M Jaspas en labour-major du régiment des Chasseurs de Prinkères de la rue des Vistlandines		10.-
Collecte faite à la Chambre des Représentants, après un discours de M. Jacquemotte		1.25
Pour que mon propriétaire soit cocu		2.-
Les choristes du Théâtre Royal de Gand, à l'occasion de la célébration du centenaire du plus jeune d'entre eux		19.75
Une vieille poule qui a du cœur et du courage (pourcentage sur sa recette du 15 août)	florin	1.-
Don patriotique par Tolor, du montant d'un sac de billes gagnées à Tatur et à Tatavo	fr.	0.80
Economie hebdomadaire sur le beurre de cuisine au ministère de la Restauration Nationale, don de la cuisinière		144.70
—Le Syndicat des Mendians des Kermesses du Brabant (premier versement)		300.-
Un ancien cosaque du Don	kopeck	1.-
Pour que tous les Belges dignes de ce nom imitent mon exemple ! (de M le sénateur Speyer)		0.50
Après la romance chantée par le petit Paul : « Papa, Maman, parlez-moi de Franquet ! »		17.15
M. le ministre des finances : « Mieux vaut que jamais »		500.-

(A suivre.)

ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES
IMBATTABLES EN COTES

Entretien gratuit pendant un an
 65-71, rue d'Ostende, BRUXELLES. — Téléphone : 62.345



M. Borah répond

JEUDI 12 AOUT. — M. Coolidge n'aura rien dit; mais M. Borah parle. M. Borah est un homme qui parle beaucoup. Cette conversation entre un Clemenceau qui sort d'une tombe anticipée, un Coolidge muet et un Borah bavard nous intéresse tout de même fort, parce que la Belgique a couru à la botte américaine et s'est hâtée d'accepter les conditions qu'on lui faisait, mais, tout de même, serait ravie de ne pas payer. On peut bien le dire à l'Amérique, il n'y a probablement pas, en Belgique, un seul homme, même parmi ceux, et surtout parmi ceux qui ont signé l'accord et qui l'ont voulu qui croit que la Belgique paiera pendant soixante-deux ans. Les incroyants invoqueront une justice immanente et les croyants mettront un cierge au saint qui détient la peste, la guerre et les inondations, avec l'espoir que l'Amérique sera à tous les diables d'ici soixante-deux ans. Mais, en attendant, il faut payer.

Si Clemenceau réussissait à faire revenir l'Amérique à de nouveaux sentiments, ce Tigre aurait droit à une bénédiction. Il s'est adressé à une porte, une porte de bois, c'est-à-dire M. Coolidge muet comme une porte, non pas de prison, mais de coffre-fort. Borah parle, il ne dit pas grand-chose, il bavarde — des considérations pour ses électeurs. A ce Clemenceau, couvert d'ans et de gloire, qui fut l'homme le plus prestigieux du monde à la fin de la guerre, voilà qu'un Borah quelconque, du haut d'une pile de dollars, répond à égalité. Ah! quelle humiliation et quelle ignominie la monnaie, fût-elle la monnaie la plus appréciée, répand autour d'elle.

Il faudrait un petit plébiscite

VENDREDI 13 AOUT. — Tâtez-vous au soir de ce vendredi 13. Que vous est-il arrivé en bien ou en mal? Avez-vous reçu le sourire d'une jolie femme? Au contraire, vous êtes-vous cassé une dent? Avez-vous perdu votre porte-monnaie ou avez-vous reçu un papier du receveur des contributions? D'autre part, avez-vous constaté que vous pouviez payer ce receveur sans douleur et avez-vous éprouvé une joie intense et fiscale à l'idée patriotique de combler la caisse béante de M. Franconi? Pour élucider le problème du vendredi 13 *fas aut nefas*, bon ou mauvais, propice ou fatal, il faudrait une enquête

généralisée. Au prochain vendredi 13, nous conseillerons à nos lecteurs de la faire.

M. Coolidge a écrit

SAMEDI 14 AOUT. — M. Coolidge a écrit, ou plutôt télégraphié. Félicitations, vœux, prospérité, tout y est. Croyez-vous que c'est à Clemenceau qu'a écrit ce personnage constipé qui répond ou ne répond pas au joyeux petit nom de Calvin? Non; c'est à Hindenburg. C'est, l'autre jour, l'anniversaire de la fondation de la république allemande et de la constitution de Weimar. Hindenburg a, par des signes extérieurs, manifesté le sentiment qu'il éprouvait pour sa république. Il l'aime peut-être l'étranger, à moins évidemment qu'il n'ait changé d'idée depuis qu'il est assis dans un bon fauteuil. La prospérité, la force de l'Allemagne, c'est, si nous comprenons bien, l'Allemagne par-dessus tout, reprenant à tâche qui fut interrompue le 11 novembre 1918 et à laquelle s'opposèrent, entre autres, de nombreux braves Américains, qui en moururent. Coolidge n'a pas le temps de répondre à Clemenceau, qui lui a écrit une lettre à lui, Coolidge; mais il a le temps de télégraphier spontanément à Hindenburg. Et faites là-dessus tous les commentaires qu'il vous plaira.

Assassins graciés

DIMANCHE 15 AOUT. — Le Roi a gracié les assassins du lieutenant Graff. Ainsi présentée, cette nouvelle est grincée. Le Roi! Il est vrai que nous savons les fictions constitutionnelles; mais il doit être bien désagréable l'occasion, d'être roi et de prendre l'initiative d'une pareille mesure: rendre à la liberté et à leurs assassins futurs des Allemands coupables d'un meurtre abominable. Non pas, certes, que nous ne comprenions qu'on puisse prolonger les querelles de la guerre et de l'après-guerre. La guerre, et ce qui s'en suivit, a nécessité un surchauffement des sentiments. Pour mener la guerre au bon terme, il a fallu réchauffer nos haines quand elles s'attédisaient. Pour maintenir et défendre nos droits, il eût fallu nous souvenir constamment de notre animosité. Mais maintenant que nous ne sommes même plus les maîtres de nos destinées et que l'étranger prend des décisions pour nous, à quoi bon? Autant redevenir nous-mêmes, c'est-à-dire de braves gens qui ne sont pas réellement haineux à perpétuité. Aussi, n'est-ce pas un mot grâce qui nous choque; c'est que la décision est signature royales interviennent à la fin d'une comédie dont personne n'a été dupe. Les Allemands ont prétendu tenir les vrais coupables et, grâce au jugement de nous ne savons quels neutres, ont déclaré que les coupables que nous tenions, nous, n'étaient pas les vrais. Es dupe de cette comédie dont on sait la fausseté, parait-il, l'accepter, en admettant les conséquences, voilà la vraie humiliation.

Embrassons-nous

LUNDI 16 AOUT. — La France conclut des accords économiques avec le Reichstag. Il faut bien; il serait absurde de n'en pas conclure. Le va et vient franco-allemand

donc s'intensifier. Le va et vient belgo-allemand est intense déjà, nous le savons. Les augures nous ont dit : « Un peuple ne peut plus s'isoler. » Tout cela n'est vrai que relativement. Que la Belgique ne puisse pas vivre enfermée dans ses frontières, c'est entendu. Tant d'autres pays auraient pourtant pu rester chez eux, la France assurément et probablement aussi l'Allemagne qui, même pendant la blocus de la guerre, a réussi à vivre mal, mais à vivre.

Nos grands moralistes, nos économistes les plus distingués, ne veulent pas de ça ; ils nous jettent les uns sur les autres, les uns dans les autres et nous nous apercevons que nous ne nous aimons pas, que nous nous chicanons, que nous nous piétons. Cela se découvre non seulement entre les anciens ennemis d'hier, mais aussi entre les alliés, et les futurs conflits n'attendent probablement de tous ces essais de fraternité et de commercialisation ratés. Les animaux blessés se réfugient dans leurs trous et lèchent leurs blessures, leçon que nous ne savons pas comprendre. Chacun aurait dû rester chez soi sans regarder chez le voisin, se guérir, apprendre à se bien porter et puis entrer, mais longtemps après et avec un cœur rasséréiné, dans la conversation générale. Nous ne savons pas prendre des animaux les leçons qu'ils nous donnent ces professeurs narquois, silencieux, apparemment inattentifs aux mauvais élèves que nous sommes. Et Versailles par ci, et Locarno par là, montrant les poings ou tendant les bras, nous allons les uns vers les autres jusqu'au moment où les uns et les autres trouvent que décidément ça ne va pas bien, au lieu de papiers et d'embrassades, nous échangerons des coups de poing.

Eupen et Malmédy

MARDI 17 AOUT. — Il y avait donc un problème d'Eupen et de Malmédy. On le sait maintenant et on le discute depuis que le *Temps* qui a reçu des confidences officielles nous a résumé clairement les tentatives de M. le Dr Scheut. Nous savons que ce fâcheux docteur a été mal reçu et que M. Vandervelde lui-même, celui qui inspire des inquiétudes aux Belges intégraux ne veut point entendre parler de rétrocéder Eupen et Malmédy contre treize marks ou dix-sept milliards de marks. Le contact s'établit ou s'établissait par M. Delacroix. Que diable ose-t-il encore se montrer celui-là ! On pourrait bien l'envoyer faire un tour aux antipodes avec M. Janssen, autre calamiteux personnage. D'ailleurs à propos d'Eupen et de Malmédy, la solution devrait être chez les Eupénois et les Malmédiens. Nous savons bien qu'on ne les a pas violentés ces braves gens. Ils ont dit qu'ils voulaient être Belges. Eh ! bien, c'est entendu ; ils le sont.

Pour le reste, leur pays, si intéressant qu'il soit, n'ajoute pas grand-chose à la Belgique. La Belgique aurait peut-être eu des avantages à ne pas s'aliéner définitivement l'Allemagne, si elle avait pu prévoir que les puissants alliés anglo-saxons la laisseraient seule ou à peu près seule avec la France devant une Allemagne reconfortée et enragée. Le problème est d'un tout autre ordre : il s'agit de savoir si la Belgique, au nom de qui tant de gens périrent, partie contre l'oppression, contre l'homme au chiffon de papier et l'empereur parjure, va elle-même avouer solennellement au monde qu'un traité de Versailles ou d'ailleurs n'est pour elle qu'un chiffon de papier et qu'elle reconnaît avoir opprimé, écrasé, ligoté, vinculé le petit peuple d'Eupen et de Malmédy et qu'elle se repent solennellement parce que, d'ailleurs, elle ne peut pas faire autrement.

Kitchener escamoté

MERCREDI 18 AOUT. — Rien dans les poches, rien dans les manches. Voici un cerceuil : Kitchener est dedans... Maintenant, faites bien attention. Une, deux, trois ! nous ouvrons le cerceuil. Est ! Kitchener est escamoté.

Et, en effet, il n'y a pas plus de Kitchener dans la boîte de Londres que de dollars dans la poche du soussigné.

Le prestidigitateur se nomme Franck Power. Il termine la séance en s'escamotant lui-même. On lui court après.

Londres s'amuse, car Londres a des goûts macabres. Il y eut un temps où on dut, aux bals du Carnaval (fancy dress ball) de Covent-Garden, interdire les déguisements, qui comportaient cerceuils, têtes de mort, linceuls et squelettes...

Merry England, vraiment... Mais tout ça, insinue-t-on, se terminera par un film.

Ce film ne sera pas gai, gai... Mais il sera bien anglais. Il y a des précédents illustres, à des affaires anglaises et macabres dont le succès fut étourdissant. Vous souvenez-vous de l'affaire Druce-Portland ? Il y avait aussi là-dedans un cerceuil à double fond... Vous vous souvenez peut-être mieux de l'affaire Hamlet (avec cerceuil toujours) à cause d'un nommé Shakespeare.

Nos bons amis et voisins ont des façons de s'amuser qui ne sont pas les nôtres et qui, mieux que les atlas de géographie, nous démontrent bien que, par rapport à nous, l'Angleterre est une île.

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.
Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ✨ ✨

Adressez-vous à la



S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —

Leur première nuit...

M. Maurice Levailant publie dans la *Revue des Deux Mondes*, revue grave s'il en fut, une lettre adressée en 1831 à Victor Hugo par Juliette Drouet — qui avait fait à Bruxelles ses débuts au théâtre, — lettre restée inconnue de M. Louis Guimbaud, dont le beau livre sur cette passion romantique, sur cette rédemption par l'amour, date de 1914, lettre demeurée inédite jusqu'ici :

« Je vous aime, vous saurez cela ; et toute la chronologie de mon amour consiste à vous avoir aimé la nuit du 16 au 17 février 1833, à vous avoir adoré la nuit du 16 au 17 février 1834, à vous avoir deux fois aimé et adoré la nuit du 16 au 17 février 1835, à vous avoir trois fois aimé et adoré la nuit du 16 au 17 février 1836, à vous avoir aimé, adoré, adoré et aimé de tout mon cœur, de toutes mes forces, et de toute mon âme, la nuit du 16 au 17 février 1837. Je pourrais vous faire l'histoire de mon amour jour par jour, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde, depuis le premier jour où je vous ai entrevu jusqu'à présent où je vous écris. »

Bien entendu, il ne s'agit point d'une statistique. Elle eût humilié Hugo qui, jusqu'à soixante-quinze ans, connut d'autres moyennes !

Mais la lettre soulève un petit problème — dont ne s'est point préoccupé le dernier historien des amours du poète, M. Louis Barthou.

Est-ce bien le 16 février 1833 que Victor Hugo se rendit chez la belle artiste de la Porte-Saint-Martin, pour n'en sortir que le lendemain 17 ?

Il est évident, par toute la correspondance des deux amants, qu'ils fêtaient l'anniversaire de leur première nuit d'amour le 16-17 février. Le 1er janvier 1836, Victor écrit à Juliette: « Tu sais qu'il y a un mot infini; je te le dis aujourd'hui comme je te l'ai dit pour la première fois le 16 février 1833: Je t'aime ». Et en 1875, Juliette écrit à Victor, dans une lettre datée de Guernsey, 17 février 1875, lundi matin, 7 heures 20: « Cher adoré, j'ai répondu à tous les petits signes de tendresse et d'amour tout à l'heure avec le même ravissement et avec la même ardeur qu'il y a quarante ans à la même date et à la même heure. Tu te souviens que je t'envoyais des baisers et que tu te retournais à chaque pas pour me les rendre. »

Mais en 1841, Victor Hugo adressait à Juliette Drouet une lettre où on lit:

« T'en souviens-tu, ma bien-aimée, notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1835... »

» Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

» N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse

qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi.

(Eh ! ne riez donc pas ! Le poète va s'expliquer tout de suite.)

» Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour.

Il y a ici une nouvelle allusion au carnaval. Et le 20 février 1839, qui était un mardi gras, Hugo y revient.

« Je n'oublierais jamais cette matinée où je sortis chez toi le cœur ébloui. Le jour naissait. Il pleuvait, verse; les masques, déguenillés et souillés de boue, descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple... O matinée glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme ! »

Juliette elle-même, lorsqu'elle vint se loger à Bruxelles pour être plus près de son grand homme exilé, t'envoya ce billet daté du 24 février 1832, mardi gras 4 heures et demie du matin:

« Bonjour, mon Victor adoré, bonjour, mon trop bien aimé, bonjour; c'est encore aujourd'hui jour anniversaire, sinon par la date, du moins par le jour de fête. Cher adoré, il y a dix-neuf ans, à pareil jour, tu sortas de mes bras pour la première fois... Dès ce premier jour je t'ai suivi des yeux aussi loin que mon regard pouvait l'apercevoir. »

Or — et voici le hic ! — en 1833 le mardi gras tomba le 19 février et non le 17.

Victor et Juliette ont peut-être confondu, direz-vous, le mardi gras avec le dimanche gras, qui, lui, tombe (naturellement) le 17. Mais alors, les amants n'ont-ils pas entendu les rumeurs du carnaval le samedi soir, Victor Hugo quittant Juliette Drouet le dimanche à 7 h. du matin n'a pu rencontrer des masques ni assister à la descente de la Courtille.

Brusquement, surgissent donc trois hypothèses: la nuit du 16 au 17, la nuit du 17 au 18, la nuit du 19 au 20. Nous — ou nos descendants ! — parviendrons peut-être à découvrir quelle est la bonne, lorsque, en 1963, les *Lettres à Juliette* et le *Livre de l'Anniversaire*, déposés à la Bibliothèque Nationale de Paris, seront mis à la disposition des chercheurs. En attendant, l'Observatoire de la grande ville pourrait nous dire quelles furent, en ces jours à la mi-février 1835, les aubes a glaciales et pluvieuses. J'ai trouvé dans le *Journal des Débats* cette note: « temps brumeux et froid a contrarié les mascarades dimanche, mais une température douce et un soleil printemps ont favorisé celles du mardi gras. » Et il y a là une présomption en faveur de la nuit du 17 au 18.

C'était bien la peine, n'est-ce pas ? de proclamer avec tant d'énergie qu'« on n'oublierait jamais », qu'on pourrait faire l'histoire de cet amour « jour par jour, heure par heure », alors qu'on ne sait pas même indiquer exactement le jour où sonna l'heure du berger.

O tristesse d'Olympio !

A. Boghaert-Vaché.

Le Météore

La Grande Marque Française

Porte-plume tout ébonite.

Exclusivement garanti.



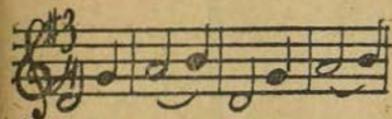
2 modèles.

long avec agrafe - court avec anneaux.

Le plus léger - Le plus solide.

EN VENTE dans TOUTES LES BONNES PAPETERIES - GRANDS MAGASINS
Pour le Gros : Beirlaen et Deleu, 14, rue Saint-Christophe, Bruxelles.

LA PAGE DU CINÉMA



Heure ex-gui-se, qui nous gri-se

lentement
*Au Queens Hall...
 Sur l'épaul...
 D'un amant...
 La jeunesse heureuse
 Pourra-t-elle admirer
 La Veuve Joyeuse...
 Avec Mae Murray...*

La rime n'est pas riche et le sens en est vieux
 Mais ne trouvez-vous pas que cela vaut bien mieux
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure...
 Et que, etc., etc., etc.

Donc le Queens Hall, nouvel adopté de la L. M. G. (ce qui se signifie pas du tout : « Laissez-moi gueuler », comme vous semblez le croire...) cet aristocratique palace pris sous la haute protection de la Loew-Metro-Goldwyn, va commencer son ouverture... par une fermeture... ne fais pas la hure... ce qui est sûr... c'est la Porte de Namur... qui verra l'ouverture... qui ouvrira cette fermeture... D'ailleurs, pour ouvrir il faut bien commencer par fermer. Donc du 26 août au 2 septembre, on ouvrira relâché avec toute la troupe. Le 3 septembre, lendemain du 9, on jouera la Veuve Joyeuse avec la même distribution dans le Cameo. Mae Murray, infatigable, paraîtra sur l'écran du Quince Hall avec le même brio que sur l'écran du Cameo. On avait craint la défection de Gilbert, mais le sémillant Dabblo, à la dernière minute, a annoncé son concours. Ceci me rappelle une anecdote : Un critique occasionnel de cinéma ayant inséré dans le compte rendu d'un film, que le geste du héros dans telle scène n'était pas heureux revint à une séance ultérieure et le lendemain imprimait aigre-doux dans sa feuille, que malgré ses observations M. X... continuait à aussi mal interpréter la scène que la première fois.

Et maintenant apprentis acteurs de cinéma faites cet exercice de prononciation indispensable dans votre future profession :

Si san sal so seul sèta suni.

Ce qui veut dire ! Mais : Six cents salles aux seuls Etats-Unis. C'est ce qui gère et digère la L. M. G. et parmi ces 600 salles, il y a la plus grande : le Capitole... et la plus petite, l'Embassy, la bonbonnière de Broadway. (Tiens, un titre pour un film)... De plus, en France, la L. M. G. possède 12 cinémas dont le Gaumont-Palace, le plus grand d'Europe, les deux plus grands cinémas anglais, Tivoli et Empire de Londres. Elle a des salles en Egypte, une vingtaine de cinémas en Suisse et des films passent dans les 500 salles de l'U.F.A., la célèbre compagnie allemande. Ouf ! Le typo me dit que je n'ai pas fait un seul mot durant toute cette énumération. Voilà ce que c'est de parler de choses sérieuses comme la L. M. G. (Non ! mon sèti ! ça ne signifie pas : « Le Méchant Garyon »).



Voici maintenant sur la vie cinématographique quelques nouvelles authentiques (autant tic que toc et en toc autant qu'antiques... futurs acteurs muets, prononcez cela 100 fois de suite) !

Pour une prochaine production sensationnelle, « Diplomacy », la Famous Players Lasky fait édifier dans son studio de Hollywood une réplique du célèbre Casino de Deauville. Et allez donc... Deauville chez soi ! Comme c'est commode !!!

???

Jesse L. Lasky, un des grands producteurs d'outre-Atlantique, vient de féliciter son metteur en scène Herbert Brenon pour la manière impeccable dont il réalisa sa dernière œuvre. Parmi les interprètes de cette œuvre qui connaîtra en Europe la production « Beau Geste », le roman filmé de la Légion étrangère, un vif succès, nous retrouvons : Noah Beery, Alice Joyce, Ralph Forbes, William Powell, Mary Bryan, Ronald Colman et Neil Hamilton. Une légion étrangère qui n'est pas pour nous une légion d'étrangers.

???

Adolphe Menjou et Alice Joyce seront les deux principaux interprètes de « Ace of Cads », le nouveau film de Malcolm Saint-Clair. Ce dernier compte se mettre au travail dès que Adolphe Menjou aura terminé avec D. W. Griffith qui réalise « The Sorrows of Satan ». Pour ceux qui ne connaissent pas l'anglais, la traduction se trouvera sur les affiches en temps voulu.

???

C'est à la T. S. F. que James Cruze, le directeur artistique de « Old Ironsides », doit la superbe réalisation de divers combats navals. (Et l'on parle de désarmement !)

De la plage, grâce à un poste spécialement construit, il pouvait donner ses ordres aux divers navires qui évoluaient à quelques centaines de mètres de la côte. (Et les amiraux tolèrent cette concurrence !)

???

Billie Dove, la gracieuse partenaire de Douglas Fairbanks dans « Le Pirate Noir », a été engagée par la Famous Players Lasky pour tenir un rôle important dans « Kid Boots » (Chaussures d'Enfant). Ce film est réalisé sous la direction de Frank Tuttle. Malheureusement pour l'histoire, on ne nous dit pas si c'est le rôle de l'enfant ou celui de la chaussure qui jouera la sémillante artiste.

Le Marquis de la Prise de vue.



Petite correspondance

Lecteur assis dru : Non ! La Paramount n'est pas une société espagnole. Evidemment, Paramount peut se traduire par *para los montes* et *tra los montes* c'est l'Espagne... mais Paramount a grandi sans être espagnol.

Chef de gare. — Evidemment, c'est une concurrence, mais le train Metro-Goldwyn ne se ballade pas sur vos voies, mais sur les routes et dans nos rues. Vous ne voudriez pas que L.-M.-G. ait le même train-train que tout le monde.

Père de famille. — Mais non, où donc avez-vous pris cela ? C'est le spectacle le meilleur marché. Tenez le Cameo, par exemple, c'est là que se projettent les films les plus beaux qui soient. Eh bien ! en soirée et les dimanches, les prix sont de 4, 5, 6, 7 et 8 francs. Et les après-midi de semaine, jusque 5 h. 30, 3, 4, 5 et 6 francs. La vie chère, on la combat au Cameo.



Je vous
présente

ALAIN

—————

D'ORVILLE

—————

Policier Parisien



Ses aventures

défraient

la

CHRONIQUE

SHERLOCK-HOLMÈS cultivait la déduction et l'induction. C'était le pilier de la police.

ALAIN D'ORVILLE en est le dilettante. Fils de famille... il met sa finesse et la grâce de toute sa vieille race dans ce métier passionnant de la lutte contre le mal. Il vient de retrouver le **million du courtier en change**

Comme c'est bien d'époque! On le dit sur la trace de faussaires agiotant contre le franc! Oui! Il défraie la Chronique..... **LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE**

(Parlez-en à votre marchand).



SUR LA COTE

Le Gotha à Ostende

Le Shah fut annoncé. Cherchez le Shah. On n'a pas vu le Shah. Il était toujours en Perse, quand déjà on croyait au Royal-Palace. Pauvre Shahshah, qu'il ne nous a pas été donné de faire sourire !

Domage. Il a de l'allure. Il fait chic dans les casinos. Il aime. Homme du monde à l'euro péenne, paraît-il, ce un brin d'orientale sauvagerie. A Cannes, il dinait, smoking, tous brillants dehors, des gants rouges sur des mains félines. Et... de ses mains rouges comme celles de son cousin Abdul-Hamid... il tenait sa cotelette, il rongeait.

Un peu plus Oriental qu'Européen, évidemment.

???

Par contre, nous eûmes le Maharadjah de Boroda. Celui-ci remplit, comme tout le monde, la formule d'admission aux salons privés.

— Votre nom ? — Boroda.

— Votre âge ? — Majeur.

— Profession ? — Roi.

N'est-ce pas que c'est une curieuse pièce pour les archives du Kursaal ?

???

Sur le chef un turban comme la tour de Babel ; sur le visage une petite veste brodée ; pantalon bouffant digne d'un navire ; au pied des mules : c'était Ben Gana, le bachelier de Biskra.

???

Qui encore ?

Le prince Léopold, annoncé incognito pour l'assaut de la coupe du tournoi d'escrime, fit faux-bond aux officiels habillés de blanc. Mais on dit, non sans raison, qu'il aurait dû être officiellement plusieurs épreuves aux Galeries nationales.

???

Notre princesse Marie-José, qui est à Ostende, assiste habituellement aux concerts classiques du vendredi, au Kursaal. La loge du Kursaal est très vaste, elle est immense. La princesse y siège au milieu. Sa dame d'honneur, la comtesse de Lantsheere est à sa droite ; un peu plus bas, à sa gauche, mais à deux mètres au moins, trop loin pour que la Princesse puisse lui dire : « Ce qu'on se barbe, n'est-ce pas ? ». Pauvre Altesse royale ! elle a conscience de ses défauts, car elle applaudit, elle applaudit, elle applaudit. On ne sait pas comment on applaudit dans ce Kursaal, où des

gens économes tiennent toujours à faire bisser les morceaux d'orchestre ou de virtuoses. Ils veulent en avoir pour leur argent. Et puis, quand la cérémonie est finie, la Princesse se lève. Très grande — car elle a rudement grandi depuis le temps — elle se tient debout avec résignation et on lui joue à fond et avec l'enthousiasme réglementaire, un morceau d'orchestre qu'elle doit connaître très bien : la *Brabançonne*. Là-dessus, elle se trouve brusquement happée par un bourgmestre qui la reconduit solennellement à la porte. Jeunesse ! printemps de la vie ! *giovinetza* ! à quoi pensent les jeunes filles ? O Musset ! On reconduit cette jeune personne jusqu'à la porte du Kursaal et elle disparaît dans ce chalet en bois qui a l'air, sur un talus de pierre, d'une maison de couvici en quelque Australie. Roméo ne pourrait pas grimper sur ce tas sans risquer un dérapage où il enlèverait le fond de son pourpoint.

Boches et tennis

Dans la plus jolie localité balnéaire qui se trouve entre Ostende et Blankenbergh, on joue, bien entendu, au tennis. Il y a là de belles installations de tennis. Messieurs les Boches et Mesdames les Boches jouent aussi au tennis, comme on le sait, et avec une grâce qu'il est inutile de vous décrire. Cela n'a pas d'autre inconvénient. Il y a des Boches en Europe, nous le savons. On s'en accommode tant bien que mal. Il y a des Boches sur la côte belge convoqués par les services de publicité de M. Anseele. Il faut bien les supporter aussi. Un art délicat consiste à être entouré de Boches sans les voir. D'ailleurs, comme le tennis en question est entouré de hauts treillis, on peut s'imaginer que les Boches sont enfermés, et cela cause un grand soulagement. Cependant, des concours de tennis furent annoncés. Une jolie pancarte manuscrite précisa les conditions du concours, mais spécifiait que les Boches n'étaient pas admis. Après tout, c'est bien un droit de ne pas admettre ces messieurs et dames dans des compétitions qui supposent de la courtoisie, de la bonne foi et où, en tout cas, on compte prendre du divertissement. Cette pancarte en question ne fit pas l'affaire, faut-il le croire, de la patronne d'un des hôtels de la localité, car, magnifique comme Charlotte Corday pénétrant chez Marat, elle se rendit dans l'enceinte du tennis, arracha la pancarte et l'envoya à la figure d'un des employés. On a sollicité pour elle la décoration de la Choucroute impériale.

Tu me reconnaîtras

Gala aux Ambassadeurs.

Les girls empanachées font des guirlandes nues sous les maues des projecteurs.

Un des chefs de la maison appelle un maître d'hôtel : « Hé ! allez donc dire à cette dame au balcon qu'elle enlève cette fourrure qui est sur la rampe, qu'elle la... mal et qui peut tomber catastrophiquement sur les verres de la table d'en-dessous ?... »

???

— Ceci me rappelle une histoire, fait un Parisien qui est parmi les convives. Quand j'avais vingt ans et peu d'argent, j'étais amoureux de la comière de la revue du Petit-Casino. J'allais, chaque soir, déposer à son nom, chez la concierge, un bouquet de violettes de deux sous. Enfin, las d'attendre la réponse à une question que ma timidité m'avait jusque-là empêché de lui poser, je lui écrivis : « Les fleurs de chaque soir sont de moi... Je vous aime... Regardez dans la salle, en haut, à la galerie. Vous me reconnaîtrez... tu me reconnaîtras... Mes pieds pendront... »

Les généreux étrangers

Ci, un trait des mœurs admirables de nos hôtes. La scène fut vue à Coq-sur-Mer, localité balnéaire et rustique, dont on vous parla souvent, et qui a gardé, dans l'enlaidissement général de la côte belge, une élégance exceptionnelle. Il s'y trouve donc de nombreux étrangers qui appartiennent à l'aristocratie du florin, du dollar, de la livre et du renten mark. Malgré la présence de cette admirable, gracieuse, élégante colonie, il est de tradition, là comme en d'autres endroits, de se retrouver le soir, face à la mer, à l'orée de la route qui débouche des dunes et on danse, ou on regarde danser aux sons d'un piano mécanique.

Bien entendu, la dame qui tient le piano et qui moud des airs ou les fait moudre, s'appelle Caroline. C'est une vieille tradition sur la côte belge : toutes les pianistes à mécanique, italiennes de Schaerbeek ou Schaerbeckoises de Naples, s'appellent Caroline. Caroline ne tourne pas sa mécanique par amour de l'art ou par philanthropie, pour déterminer les étrangers à une danse hygiénique autant que rythmique ; elle agit, nous pouvons le dire,



ans un esprit de lucre. Après chaque valse, ou fox-trott, ou one-step, elle pousse un cri : « A la caisse ! à la caisse ! » Armée de sa sébille, elle s'avance parmi les danseurs un moment désenlacés. Chacun s'exécute et tire cinq centimes, ou dix centimes, de sa poche et Caroline s'en va contente. D'ailleurs, elle est prompte à dépister les mauvais payeurs.

Oui ; elle était prompte, jusqu'ici, et réussissait. Mais maintenant, elle ne peut plus rien contre la riche colonie étrangère qui se refuse à payer, se dérobe et déclare qu'elle n'a pas de monnaie. Ceci fut enregistré par nous-mêmes. Des promeneurs en smoking, des dames en toilette de soirée envoient proprement dinguer Caroline qui fait un moment la grève des bras croisés et se remet courageusement à la besogne, encouragée par les subventions des indigènes du pays, gens de peu avec casquettes, ou pauvres Belges du royaume, gens qui n'ont que des francs dépréciés mais qui estiment que toute peine mérite salaire et que Caroline a le droit de gagner sa vie.



Les contes du vendredi

Nos lecteurs s'obstinent à manifester un goût vif pour le folklore humoristique. Nous avons pu rassembler des contes bruzellois, flamands, wallons. Voici un conte languedocien recueilli par M. M.-G. Théraud. Par le ton d'esprit qui s'y manifeste, on voit que le Languedoc n'est pas aussi éloigné qu'on le croit de notre Wallonie.

Pour les mettre au pli

A MON MAITRE, LE MASELLIER

Pour les mettre au pli — je pense que vous avez des milliers de qui je parle — pour les mettre au pli, je concède volontiers qu'il n'existe pas cinquante mille manières de s'y prendre ; mais qu'en est-il besoin de tant ?... Le portant, n'est-ce pas ? c'est qu'il y en ait une bonne loin de toutes les autres !

Or, la bonne manière, tous vous la connaissez, au mieux par oui-dire, et même, d'aventure, quelques-uns vous l'avez employée... Chut ! ne parlons pas de ce qui fait. D'abord, ce sont là des affaires qui ne regardent personne et quant à moi je suis ici tout simplement pour vous parler, si vous avez du temps de reste, comment, une fois cette bonne manière fut couronnée d'un double succès. Peut-être ne connaissez-vous point le fait.

Prenons les choses par leur fil.

???

Il y avait, aux Matelles, un jeune homme que nous appellerons Milotte. Il était encore tout jeune quand il perdit son père. Sa mère, la veuve Nanon, avait toujours dit quand on avait parlé de la remariage. Comme fils, Milotte veuve il n'était donc point parti pour l'armée. Et il ne fut sans trop de soucis, heureux ainsi qu'un roi, dans sa maisonnette à l'entrée du village. Il gagnait de belles journées, faisait valoir ses quelques coins de terre pendant ses heures de loisir, et trouvait toujours la table trempée le soir en arrivant et le bissac bien garni le matin au départ. Sa mère, de plus, lui maintenait son état en parfait état. Vous l'eussiez vu constamment propre et coquet comme un bijou. Dites-moi ce qu'il lui manquait.

Hélas ! le bonheur, si par hasard, il passe quelquefois ici-bas, que peu de temps il y séjourne !... En lavant la lessive, en hiver, Nanon prit un mauvais rhume, un rhume, d'abord négligé, empira ; il empira tellement

la pauvre n'en réchappa point. Quinze jours après on l'enterrait.

Voilà donc notre Milotte sans ménagère. Et maintenant, comment vivre, seule?... Peiner aux champs comme un nègre tout le long du jour, puis faire sa cuisine le soir, dès l'arrivée, surtout quand on s'y entend comme un porc s'entend à l'écriture, ce n'est pas chose bien aisée. Milotte voulut bien essayer, mais, pécaire ! qui l'a vu et te racontait... Dans moins d'un mois, lui, jadis plein de chair et triomphant de santé, était plus sec qu'un éclat de bois et faisait saillir des os semblables à des clous.

Il se tourna d'un autre côté et prit pension chez l'un de ses cousins. Ce fut se tirer du ruisseau pour venir choir dans la rivière. Aimait-il les haricots?... on lui servait des lentilles; voulait-il des lentilles?... il avait des haricots. Et de plus, on se donnait des airs de lui octroyer une grande faveur, encore que pour l'obtenir il lui en coûtât les yeux de la tête. Un jour, pour patati-patata-rien, ils échangèrent quelques mots aigre-doux et se séparèrent brouillés à mort.

Milotte s'en fut à l'auberge. Il y porta son bel argent et gagna d'y manger, plus souvent que de raison, des vêtements ragoutés mi-brûlés, emmi lesquels les mouches nageaient au pourchas des cheveux de la malpropre mari-torne.

De voir tout ce brouillamini il finit par se faire une résolution.

???

Un beau dimanche, sitôt ouïe la première messe, vêtu de ses plus belles braies, la blouse bleue battant neuf, chapeau et souliers des grandes fêtes, Milotte s'achemina vers Saint-Martin, gros village à trois lieues des Matelles. Dès l'arrivée, il demanda où demeurait le père Constant.

— Par ma foi ! vous jouez de chance, quelqu'un lui dit : voilà justement qui s'en revient de la grand'messe.

En effet, Constant, qui l'avait reconnu, s'approchait de lui.

— Holà ! est-ce bien toi, Milotte?... Par quel heureux hasard te trouves-tu ici ?

— Je suis venu vous voir.

— Tu as bien fait, mon ami... Tiens ! petit, dit-il à un garçonnet qui passait par là, voici un sou pour toi ; va-t'en vite à la maison : tu préviendras Goton que nous aurons un convive pour le dîner, n'est-ce pas?... Si, en attendant, nous pouvons prendre un verre, dis-tu pas comme moi ?

— Si cela vous agrée, je veux bien.

— Sais-tu, mon enfant, que ta pauvre mère fut bien vite enlevée ? Cela ne paraît pas possible, une femme si robuste !... Ah ça ! mais, dis-moi ; qui donc te fait la soupe ?

— Ne m'en parlez pas, je vous en prie ; j'en ai plus que mon saoul.

Et, de point en point, il conta sa vie depuis le jour où mourut sa mère.

— Ah ! bien, veux-tu que je te dise ce que je ferais, si j'étais que de toi ?

— Que feriez-vous ?

— Je me marierais.

— Alors, vous conseillez que je me marie ?

— Oui, je me marierais. Les femmes sont bien, pour la plupart, capricieuses, gourmandes, coquettes, tout ce que tu voudras, mais il n'en faut. Et, pour tenir une maison et élever un homme, il n'est personne comme elles. Marie-toi, si tu veux m'en croire.

— Eh bien ! à dire vrai, je suis un peu venu pour cela.

— Excellente idée ! Nous en toucherons un mot à Goton, tout à l'heure, en dinant. Tu verras qu'elle aura tôt fait de te trouver ce qu'il te faut.

— Vous ne m'avez pas laissé achever... On m'a dit que vous aviez votre fille en âge d'être mariée; alors j'ai pensé que, puisque vous fûtes si grands amis, vous et mon pauvre père...

— Comment !... tu me demandes Catherine ?

— A moins que vous ne m'estimiez point un assez bon parti pour elle !...

— Ce n'est pas là le hic, seulement, tu sais ?... l'enfant est un peu jeune... et puis...

— Allons, je vois que ça ne vous va pas. Excusez-moi ; n'en parlons plus.

— Mais si, cela me va ; c'est à toi que cela n'irait pas, j'en ai bien peur. Vois-tu, j'aime mieux franchement te l'étaler tel que c'est : ma fille ne peut faire pour toi ; elle ressemble trop à sa mère ; elle est entêtée comme une bourrique ; elle te rendrait malheureux comme les pierres du chemin... Cela t'étonne que, moi, je parle ainsi de ma fille ? Et pardieu ! je ne le dirais pas à quiconque, mais toi, tu sais bien que ton père me sauva la peau lors qu'ensemble nous faisons la guerre, en Italie, et tu vois bien que ce serait trop lourdement charger ma conscience si je te laissais épêtrer. Viens quelque autre soupissant et, va, le diable soit si je lui fais autant de contes !

— Oui, oui, tout ça signifie : « Point ne veux te la donner ».

— Ah ! le bel obstiné que tu es, pas moins !... Ecoute : tu la veux ? eh bien ! si elle te veut aussi, tu la prendras. Je n'y mettrai aucun empêchement. Je t'ai dit tout ce que je devais te dire, tant pis pour toi si tu fais un marché de dupe. Allons toujours boire quelque chose ; nous en recauserons à la maison.

Afin de ne pas davantage allonger le tapis, vous saurez que Catherine trouva Milotte à son gré et qu'un mois après, le temps de préparer les paperasses et le reste, les noces furent célébrées sans trop de tralala, à cause du deuil du fiancé.

???

Le lendemain de son mariage, Milotte emmena sa femme aux Matelles. Il consacra le premier jour à lui faire lier connaissance avec les parents et les voisins, à parcourir le village et visiter le boucher, épiciier, boulangier et jardinier, chez lesquels elle devait s'approvisionner de victuailles. Et comme, ce premier jour, ils avaient dîné chez quelque parent et soupé chez quelque autre, le second jour Milotte voulut mettre Catherine au courant des us de la maison, lui montrer où l'on tenait le bois de chauffage, comment il fallait tirer l'eau du puits, et patati et patata. Puis le soir il lui dit :

— Ma petite femme, ça n'est pas tout que de se baisser et il faut travailler. J'irai demain à la journée. Tu m'apporteras le dîner, n'est-ce pas ?

— Et si tu le prenais ?

— Non ; j'aime bien mieux que tu me l'apportes chaud ; je te ferai deux bons gros baisers en retour, tu verras. Tu sais où je déchausse les vignes ?... je te le montrai, quand nous venions de Saint-Martin.

— Bon Dieu !... là-haut, si loin !

— Si loin ?... c'est une promenade. Dans demi-heure on parcourt l'aller et le retour. Sois là à midi, pas vrai ?

Catherine fit bien la moue, mais elle ne dit pas non.

Le troisième jour donc, Milotte déchaussait les vignes de bon cœur, content comme un pinson, et de l'eau plein la bouche à la seule pensée que tout à l'heure sa jolie petite femme lui apporterait la soupe et le fricot bien chauds, sans compter les bons baisers en guise de dessert.

Quand il vit les laboureurs, dans les champs d'alentour, déleler leurs bouefs, la demi-journée achevée :

— Allons ! pensa-t-il, Catherine partira bientôt de la maison.

Cependant, le temps s'écoulait, une heure, deux peut-être, et rien ne venait. Le pauvre Milotte se sentait l'estomac affamé et ne savait plus que s'imaginer. Mais quand, à bout de patience, il s'avisait que le soleil s'inclinait assez sur le couchant :

— Pas possible, dit-il ; il y a quelque chose.

Il planta là outils et travail, se hâta de gagner les Matelles et y arriva comme, tout juste, à l'horloge, deux heures sonnaient. Il s'en fut vite à sa maison, il ouvrit la porte, non sans appréhension, et il aperçut qui ?... Madame, douillettement installée au coin du feu, se prélassant et sirotant son petit café, béatement.

— Ah ! mais, dis, de qui te moques-tu ?... C'est ainsi que tu m'apportes le dîner ?...

— Il fallait le prendre, comme je te l'avais dit.

— Ouais !... et si moi j'aime mieux que tu me l'apportes ?... Ton père m'a prévenu que tu étais entêtée : eh bien ! va ! nous serons deux, et nous verrons qui l'emportera. Pour l'instant, tu vas mettre le dîner dans un panier, vivement, et tu viendras avec moi, s'il te plaît !

— Eh bien ! oui, je vole. Tu me romps les oreilles, là, veux-tu que je te le dise ?

— Ah ! je te romps les oreilles ? Ah ! tu es insolente, aussi ? Et sans doute tu croirais pouvoir me tenir tête ?... Attends un peu.

Et Milotte, que la colère envahissait, saisit un bon gourdin, un manche qui n'avait point encore servi et, en avant Martin bâton ! il l'étreignit sur les côtes de Madame, à lui secouer les mites de la belle façon. Madame fit bien mine de riposter, mais, *pécaire!* de que poids est une femme pour un homme que la faim tenaille ?... Elle voulut se mettre à crier : au secours ! Ah ! bien, oui ! plus elle criait et plus les coups pleuvaient rapprochés : l'un n'attendait pas l'autre. Elle finit par se recroqueviller dans un coin et par demander pardon tout en sanglotant.

— C'est ça qui en serait une ! criaient Milotte. Moi, je trimerais comme un Jacques Bonhomme et toi tu serais ici dans la jouissance !... Vois-tu, choisis : passe-toi les braies ou passe le jupon. Si tu passes les braies, tu en iras à la journée et moi je t'apporterai le nécessaire, sois tranquille. Mais si tu gardes le jupon et si tu me laisses les braies, marche-moi ric-à-ric lorsque je commanderai, sinon ce sera moi qui te guérirai du mal de paresse... Veux-tu m'apporter le dîner, oui ou non ?...

— Si... si... je viendrai.

— Et demain, seras-tu à l'heure ?

— Je... serai... à l'heure.

— Eh bien ! mon enfant, donne un gros baiser : que ce qui est passé soit passé !

Il y avait déjà six mois que Milotte était marié et, par la vertu de quelques tisanes de bois ou de quelques bons bouillons de chêne, renouvelés de temps en temps, il avait fait de sa cuisinière une femme telle qu'il les faudrait toutes.

Il arriva même ceci : c'est que Catherine, s'avisant que son mari était un joli petit homme, d'agréable tournure et très galant, s'en rendit amoureuse pleinement. Et elle le soignait, elle le pomponnait ; elle ne savait plus qu'inventer pour lui plaire ! Elle l'aurait toujours voulu à ses côtés : on aurait dit Daphnis et Chloé.

Sur ces entrefaites se tint la foire de Saint-Martin, le 3 mai, beau jour de la Sainte-Croix. Naturellement, Milotte et sa femme durent aller passer quelques jours de fête chez le papa Constant et la maman Goton.

Je ne vous dirai point comment la foire fut fêtée : en ces circonstances, vous le savez, les victuailles ont le droit de pulluler. Venons-en immédiatement à la fin du dîner.

Milotte tiraît sa bouffarde de sa poche, afin d'en piper une, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait plus de tabac.

— Catherine, veux-tu m'aller quérir quatre sous de tabac, s'il te plaît ?

— Oui, mon homme... Et si je t'apportais un paquet ?... Ça n'est pas fête tous les jours.

— Dis, dis, sainte-niguedouille ! tu achèveras de dîner, je pense ? grinça la vieille. As-tu donc peur qu'il ne se l'achète pas son tabac, ton mari, quand ils s'en iront au café ?...

— Oh ! aller, ma mère, j'aurai bien le temps d'achever tout à l'heure.

Et Catherine sortit, cependant que la vieille, grommelant et grognant, entra dans la chambre à côté, je ne sais trop pourquoi.

Mais, par exemple ! si quelqu'un tombait des nues, s'il y avait un homme abasourdi, émerveillé, c'était bien le vieux Constant.

— Bon Dieu !... dit-il à son gendre, on a changé notre âme à la foire, sûrement. Comment, diable ! as-tu bien pu faire pour avoir une femme aussi obéissante ?

— Je lui ai appliqué le remède, pas plus.

— Le remède ?... Que me chantes-tu là ? Il y a donc quelque remède connu de toi ?

— Mais j'imagine que vous voulez rire, n'est-ce pas ? Vous l'avez connu avant moi.

— Je t'assure que non. Ne vois-tu pas combien je grille de l'entendre me l'enseigner ?

— Allons ! vous aimez la plaisanterie. Il s'agit simplement de mettre en branle Monsieur du Chêne.

— Monsieur Duchêne ?... Qui est ce monsieur Duchêne ?... Où perche-t-il ?

— Tenez, parlons franchement. Quand les femmes ne veulent point se soumettre, il n'est rien comme de prendre une bonne branche de chêne et de la leur faire sa vouer sur le dos. Le levain est ainsi préparé. Et vous n'ignorez pas qu'avec un bon levain, on fait généralement de la bonne pâte.

— Fichtre ! et tu es sûr que ce remède est efficace ?

— Vous venez d'en avoir une preuve.

— Oh ! mon Dieu ! que moi je ne t'ais point connu plus tôt !... Un remède aussi simple ! Goton !... Goton !... ho ! Goton ?

— Va-t-en au diable ! braillard ; qui te fait aboyer ?

— Goton, va me quérir du tabac.

— Moi ?... Tu as le front de me dire cela, à moi ?... Vas-y toi, va, espèce de vieux cagneux.

— Tu ne veux pas m'aller quérir du tabac ?

— Non, quarante fois non. Ah ! ça, mais, dis-moi qu'est-ce qui te prend ?

Alors le vieux Constant empoigna le manche du balai et s'attela à le promener sur les côtes de Goton, sur l'échine, sur la caboche, partout ; on l'aurait cru payé la pièce. Et il frappait comme un sourd. Si son gendre ne l'en eût empêché, il étendait sa femme sur le carreau.

— Laisse-moi faire, criaient-ils. Cette garce-là m'en a fait voir de toutes les couleurs depuis vingt-cinq ans que nos sommes ensemble. A mon tour... Y vas-tu quérir du tabac ?...

Et Goton alla quérir du tabac, cependant que Constant répétait encore.

— Un remède si simple !... Quelque chose de si comode !...

???

Camarades, si vous avez besoin de ne savoir plus long, écrivez à Milotte qui vit toujours, aux Matelles. Il vous donnera toutes les consultations qui vous seront nécessaires, et *Gratis pro Deo*. Vous voyez qu'il faudrait ne pas avoir les trois sous du timbre-poste pour s'en priver.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE
DE VENOGÉ

de VENOGÉ & C^o
EPERNAY
MAISON FONDÉE EN 1837



Plaintes et récriminations

Monsieur « Pourquoi Pas ? »,

J'ai un fesse qu'es à l'administrasson et qui li souven le pourquoi pas, i ma di que s'étai matureu passe que ce journalé issait dans les riches et que ne cosait jamais de la pote classe. Pourtant mon fesse qui li cet gassette n'es pas riche il n'a pas de l'instruxion.

Il m'a dit oui que dans sa journalé, qu'on di du biem que es gens qui savent fleur du ben coé come on di dans not paj. 'Si dit ce que javait à vous dir et ren de plus j'ai coé en ranchise.

Un homme qui n'est pas content.



Amortissons! Amortissons!

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Puisque le gouvernement fait appel aux dons volontaires pour alimenter la caisse d'amortissement de la dette publique et pourrait-on suggérer à la Fédération des invalides de guerre d'y verser le million que, paraît-il, elle a recueilli pour la construction d'un sanatorium pour les invalides atteints de tuberculose? Au prix où sont les briques, il faudrait ajouter ce premier million au moins une demi-douzaine d'autres pour pouvoir réaliser le projet généreux mais peu pratique que l'on forme.

Il est inutile parce que si ceux qui ont enneili dans les tranchées les germes de la tuberculose avaient dû attendre jusqu'aujourd'hui pour recevoir les soins qui peuvent amener leur guérison, il n'en resterait plus un seul de vivant; il est inutile aussi parce que le département de la Défense Nationale a assigné dans un château des environs de Huy un sanatorium militaire des mieux organisé où les invalides de la guerre atteints de tuberculose peuvent être admis et soignés gratuitement.

Le million que les invalides de guerre ont pu obtenir de générosité du public est donc sans emploi; pourquoi ne verserait-il pas à éteindre une partie de nos dettes? D'autant plus que la somme a été recueillie avec l'aide du gouvernement grâce à la vente qu'il a autorisée des timbres antituberculeux; vente qui a produit cette appréciable recette.

Et c'est encore un procédé que l'on pourrait employer au profit de la caisse d'amortissement que cette mise en vente de timbres à destination spéciale qui permet d'encasser des millions.

Le petit jeu

Un lecteur nous écrit:

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Ja vous adresse une combinaison faite avec les noms des administrateurs de la Société Nationale des Chemins de fer. Elle montre que le parti socialiste s'est réservé la part du lion.

Lcontjens
DEsmédit

VanderStegen
De Groote
FranChomme
MartIn
PASTur
GaLopin
Ithler
MaeS
GaMbert
EvErard

JadoT
GRaux
Fabri
BOundas
Mary
Parein
Huysens
NagElmackers

Veuillez agréer, etc.

Ça n'a pas l'air bien difficile et ça n'est pas bien drôle; mais, manifestement, cela plait à quelques-uns de nos lecteurs.

Petite correspondance

Elémir Tourte. — Vos vers, rimés invita Minerva, nous rappellent invinciblement ceux qui faisaient chanter l'institutrice du jardin d'enfants à ses petits élèves:

En avant, blondes têtes,
Dans les prés, les guérets!
A vos jeux, à vos fêtes,
Livrez-vous sans regrets...

ou encore à ceux qu'avait composés, pour le cours de gymnastique, feu le directeur de l'école primaire de Saint-Gilles, M. Dries:

Etendons
Les bras, mes amis!
Et les tendons
Seront plus raffermis!

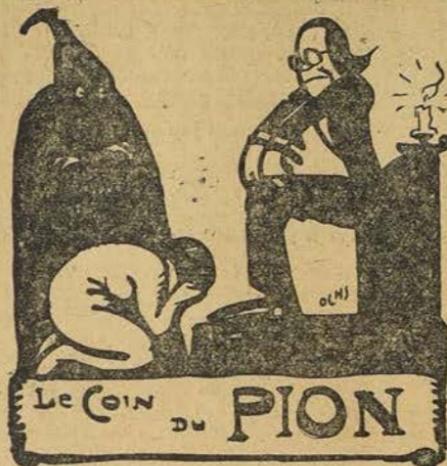
Nestor X... — Méditez, pour vous apaiser, la maxime du sage: Un imbécile pauvre est un imbécile; un imbécile riche est un riche.

Lucius Viator. — Le régime des eaux de Vichy lui fait le plus grand bien; il le suit d'ailleurs avec ponctualité, portant même le scrupule jusqu'à ne plus faire ses dix picon-curaçon quotidiens qu'avec de l'eau de Vichy.

Auto. — Résignez-vous: mieux vaut laisser l'enfant morveux que lui arracher le nez, dit la Sagesse des Nations.

Heuse. — Non, le M. D. S. n'ose pas... Mais il racontera à sa petite amie.

E. Izelles. — Vous vous trompez. Mais comment voulez-vous qu'on biographie, en l'égratignant, un brave homme quand il est bête. Seuls les gens intelligents supportent les égratignures, et même s'en amusent. Quant aux autres, aux tourtes... de tourtes nihil nisi bene.



De la Gazette

Où va l'argent ?

En 1923, un pilote belge travaillant à Flessingue pour le compte de l'Etat belge gagnait 20,000 francs belges.

Quand l'Administration de la Marine dut payer le orin 8 francs, elle le calculait encore à fr. 2.40 et en donnait 8,330, soit 65,000 francs. Il a du reste été assuré à la Commission des Economies que, depuis l'armistice, les pilotes de Flessingue ont touché annuellement des appointements pouvant aller jusqu'à 165,000 francs.

Orin : n. m. Câble attaché à une ancre et tenue à la surface par une bouée. (Larousse.)

A part ça, les renseignements que nous donne la Gazette sont intéressants.

???

AU CASINO DE SPA

SAMEDI 21 AOUT, 9 heures, dans la salle des fêtes : *Gala de Danse. Fête hollandaise. Ballet Hopjes et Hopjes* : Miles Lambertiny, Franck, et les dames du corps de ballet.

DIMANCHE 22 AOUT. — Ouverture du Tournoi de Tennis. — A 5 heures, Concert au Kiosque par l'Harmonie de Dolhain-Limbourg. — De 4 à 6 heures, dans la grande salle des fêtes, *Tournoi orphonique* (première journée); à 8 heures, au Théâtre, *Madame Butterfly*. Principaux interprètes : Mmes Soyer et Prick; MM. Colonne, Delaxe, Lhoest. Ballet *Hopjes et Hopjes* : Miles Lambertiny, Franck et les Dames du Corps de Ballet.

???

Le *Figaro* (17 août) reproduit « une lettre inédite de Lamartine ». Elle se termine par ce post-scriptum : « Je vous autorise parfaitement à imprimer cette lettre ». Et le *Figaro* constate lui-même :

Ajoutons que la lettre fut imprimée et que M. de Lamartine fut criblé d'épigrammes par une foule de petits journaux.

Drôle d'« médit » ! Il s'agit, du reste, de la lettre par laquelle Lamartine refusait à la *Lune* l'autorisation de publier sa charge; et tout le monde, ou à peu près, la connaît.

???

Style de reporter.

Le *Journal* (17 août) dit la fin tragique d'une femme victime d'un accident de chemin de fer :

Transportée à l'hôpital Saint-Antoine, des internes et des infirmiers impuissants ont vu ce corps qui n'était qu'une blessure devenir un cadavre.

???

M. Louis Schneider veut de consacrer à Massenet un

livre, d'ailleurs intéressant, où il cite (p. 219) le rocc fameux de François d'Orléans :

Le Temps a laissé son manteau,
De vent, de froidure et de pluie.

Ce n'est pas une raison parce que Massenet avait la peur de son prénom pour supposer que Charles d'Orléans avait horreur du sien — et le débaptiser !

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations

47, boulevard Anspach Bruxelles. T.: 117.10

???

Du *Matin* d'Anvers, du 16 août 1926 :

Volcurs associés. — Sous le hangar 4 des quais de l'Escaut on a dérobé 50 bouteilles d'eau minérale valant 60 francs.

A la Maternité la sage-femme de service déclara que le bouton ombilical avait été coupé artificiellement. Une enquête a été ouverte par la police.

Exigez le sucre raffiné de Tirlemont.

Drôle d'histoire.

???

De la *Dernière Heure* (17 août)

UN ACCIDENT EN COURSE

Paris, 5 août. — (Par téléphone). — Un des concurrents de la course cycliste, etc.

Nous ne savions pas qu'une communication téléphonique de Paris mettait... onze jours pour parvenir à Bruxelles...

???

De la *Nation belge* (12 août) :

Le conducteur du chariot alerta les habitants du hamon et de partout les secours arrivèrent pendant que les médecins du voisinage étaient mandés. Les victimes furent transportées dans les maisons proches.

Une de celles-ci avait cessé de vivre.

Pauvre maison !

???

Le journal *Midi* du 11 août publie un article sous ce titre :

UNE INTERVIEW DE M. JASPAR

« Nous vaincrons, parce que la Belgique veut vivre et veut demeurer libre »

Et il termine en disant :

Nous pensons qu'à ce petit article que nous venons d'écrire ce titre eût pu être donné : Exemple belge, douze après.

Nous savons que *Midi* aime les beaux titres !

???

De *Vers l'Avenir*, de Namur :

COMMENT FUT DISSIPÉ UN HERITAGE DE 200 MILLIONS DE DOLLARS

... Entrée comme employée au service de M. W. B. Les, industriel américain, May Steward ne tarda pas à devenir la femme de son patron. Et quand ce dernier, devenu riche l'était et puissamment riche, mourut, il laissa à sa femme une fortune de plus de 200 millions de francs or.

S'agit-il de 200 millions de dollars ou de francs ? Ce n'est pas tout à fait la même chose.

???

Du même :

D'ailleurs elle était malade maintenant, malade de la terrible maladie qui devait l'emporter...

???

De la *Dernière Heure* (17 août) :

La victime se trouvait à califourchon sur une pièce de roccage, quand elle s'abattit dans le vide et alla s'abattre sur le sol. On ne releva qu'un cadavre.

C'est-à-dire que la victime s'abattit deux fois. Et on ne releva qu'un seul cadavre !

Du *Courrier de Huy* du 12 août 1926 ; « Une mémorable journée eucharistique à Huy ». M. Joseph Hanquet parle :

Il pose les droits historiques des Wallons dans la question du Culte du Saint Sacrement. Il fait deux constatations : importance énorme que la religion a tenue dans la vie de nos ancêtres ; la prééminence du souvenir, jaillissant de notre histoire, du culte traditionnel pour l'Eucharistie.

Il va nous faire connaître « La geste de Sainte-Julienne ». Après avoir signalé les hérésies qui, dès 1200, inquiétèrent l'Eglise, il signale la naissance, à Réthine, de Julienne qui, à 15 ans, est poursuivie, pendant deux ans, par la vision l'anne lune en son plein, portant une échancrure. Dieu veut signifier qu'il manquait un culte dans la vie catholique du temps.

Cela laisse rêveur...

???

Offrez un abonnement à **LA LECTURE UNIVERSELLE**, 65, rue de la Montagne, Bruxelles. — 500.000 volumes en lecture. Abonnements : 35 fr. par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix : 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 115.22.

???

De *Neptune* (16 août), en première page, ce titre en très gros caractères :

L'Australie ET LA BELGIQUE

Malgré le protectionnisme de son gouvernement l'Australie constitue, pour notre commune, un détombé sans égal

Ne cherchez pas dans le dictionnaire : vous n'y trouverez pas le mot « protectionnisme ».

Et pour le reste... il faut deviner...

???

Du même (quatrième page) :

LA TRAXATION DES ETRANGERS EN BELGIQUE

Allons-nous recevoir des protestations du Porcign office ? Le correcteur de *Neptune* a, plus que le Pion de *Pourquoi Pas ?*, besoin de lunettes — et de bonnes ! Mais que voulez-vous, c'est la kermesse à Anvers...

???

A un étalage, rue de l'Eglise, à Blankenberghe, une pancarte porte :

Lunettes pour le soleil.

Nous nous arrêtons et voyons que ces lunettes sont... les verres fumés !

Comment veut-on que les rayons du soleil nous arrivent, si on lui fait porter des verres fumés !...

???

De la *Dernière Heure* (16 août) :

Détachez ce bon-adresse valable pendant 48 heures pour une petite annonce de trois lignes et collez-le en guise d'adresse sur une carte postale à 20 centimes ou sous enveloppe fermée timbrée à 30 centimes, portant la mention « Petites annonces » en joignant le texte à insérer, suivi de vos noms, prénoms, adresse et signature.

La *Dernière Heure* ignore-t-elle que les cartes postales à 20 centimes et les lettres à 30 peuvent être reléguées... dans le domaine du passé ?...

???

De la *Flandre libérale* du samedi 14 août :

Après la traversée de la Manche.

Miss Ederlé, qui traversa la Manche à la nage, a été conçue à la mairie de Calais, accompagnée de son père, de sa sœur et du consul américain.

Elle a été félicitée par le maire qui lui a demandé de propager en Amérique les sentiments d'amitié de la France.

Une médaille d'argent, offerte par la ville de Calais, lui a été remise.

Une réception eut lieu ensuite au consulat des Etats-Unis, à la cours de laquelle, le consul, dans une courte allocution, célébra la France de l'amitié de l'Amérique.

Voilà une conception qui fait honneur aux édilités de Calais !...

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

KUB



**LA BONNE CUISINE
POUR TOUS**

Demandez ses Recettes
115, rue Joseph II à Bruxelles.

AUTOMOBILES CHENARD & WALCKER

10.11.15.16/23 C.V.

18, Place du Châtelain, Bruxelles

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique,
Le plus rationnel,
Très solide
Extra souple,
Résistant à la pluie,
Lavable à l'eau,
Garanti bon teint,
Ne pèle pas à
l'usage,
Chrome pur,
Tanné par un
procédé spécial
et exclusif.



The most efficient,
Exceptionally light,
Splendid wear,
Delightfully soft,
Rainproof,
Can be washed,
Fast dyed,
Will not peel off,
Pure chrome,
Tanned by an
exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN,, Breveté

The
Destroyer's Raincoat
C^o Ltd

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — Exportation : 229, avenue Louise

ANVERS

GAND

CHARLEROI

OSTENDE

89, place de Meir

29, rue des Champs

25, rue du Collège 13, rue de la Chapelle

PARIS

BLANKENBERGHE

LA PANNE

LONDRES

109, Digue de Mer

25, boulevard de Dunkerque